

Nuruddin Farah

Centre culturel du livre

Édition / Distribution

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2020

Dépôt légal: 2020MO1886

ISBN: 978-9920-627-42-9



King Faisal
PRIZE

INSTITUT
DU MONDE
ARABE
معهد العالم
العربي
كروني المعهد

Nuruddin Farah

Rachid ID YASSINE



CENTRE CULTUREL DU LIVRE
Édition & Distribution

Table des matières

Introduction	9
Préambule	11
Chapitre 1. Sa vie : un Somalien dans le monde	15
Chapitre 2. Son œuvre : écrire la Somalie	23
Le nationalisme en exil	24
La démocratie en amour	38
La justice en destin	61
Le féminisme en bandoulière	78
Chapitre 3. De quelques extraits	85
Chapitre 4. De quelques éloges	105
Des universitaires.....	105
De ses traducteurs.....	112
De la presse littéraire	113
Conclusion.....	117
Bibliographie	121
Titres de Nuruddin Farah	121
Titres sur Nuruddin Farah	124

**À la mémoire de Khadija et Ahmed,
ma tante et mon oncle dont
l'admirable vie m'a beaucoup appris...**

Introduction

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une

réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

Préambule

S'il est des auteurs dont l'œuvre littéraire fut rythmée par leur propre vie, et inversement surtout, Nuruddin Farah est bien l'un d'eux. Sa trajectoire fut dictée par ses écrits. Puis ces derniers furent à leur tour déterminés par son parcours. C'est d'ailleurs souvent le cas pour les écrivains engagés dont la posture, à mi-chemin entre celles de l'artiste et de l'intellectuel, dessine une frontière presque insignifiante entre littérature et politique. Jeune somalien, auteur de premiers romans qui le conduisent à vivre en exil, fuyant les menaces d'une dictature, pour sillonner l'Afrique et le reste du monde...

Nuruddin Farah est en effet un Africain du monde dont la jeunesse fut marquée par cette seconde moitié du XX^{ème} siècle qui vit se succéder les indépendances de nations africaines plus ou moins sûres d'elles-mêmes. Les grandes luttes d'alors et les grandes idées qui les ont animées, n'ont pas manqué d'influencer l'écriture de ce romancier nomade. Les influences de l'œuvre farahienne sont d'abord et avant tout celle de la Somalie. Nuruddin Farah dira que l'administration italienne, la sensibilité britannique et l'imaginaire français ont certes marquée le cosmopolitisme somalien

à travers leur présence coloniale. Mais ces influences européennes l'ont également aidé à « comprendre où le monde allait et où était sa place dans ce monde singulier et dans le XX^{ème} siècle »⁽¹⁾.

Les influences africaines sont aussi décisives dans son œuvre et sa vie, de l'Éthiopie de son enfance à l'Afrique du Sud actuelle, en passant par l'Afrique de l'Ouest. Nuruddin Farah aura écrit toute sa vie l'Afrique en racontant le destin de son pays natal à travers un panoplie de personnages somaliens ou non. Il déclara d'ailleurs « qu'il a foi en l'Afrique [...] où [il se sent] très, très bien ». Ayant visité de nombreux pays, il s'est toujours « considéré non seulement comme un Somalien, mais comme un "Africain par excellence" »⁽²⁾. Il racontera avoir déambulé dans les rues ouest-africaines où il lui suffit de dire aux gens qui le prenait pour un Indien ou autre, qu'il est Africain pour qu'il soit aussitôt le bienvenu chez lui. C'est l'inverse qu'il regrettera en Europe où la moindre conversation pouvait être très intéressante jusqu'à ce qu'il suffise à l'interlocuteur d'apprendre son origine somalienne, pour que la conversation se referme sur elle-même.

(1) INA, « Interview de Nuruddin Farah », *Grands entretiens*, ina.fr.
URL : <https://entretiens.ina.fr/afriques/Farah/nuruddin-farah>

(2) *Ibid.*

À travers les pages qui vont suivre, nous retracerons à grands traits la vie de ce romancier somalien dans le monde, avant de présenter dans un second chapitre son œuvre littéraire. Avec le chapitre suivant, nous aurons l'occasion d'offrir à la lecture quelques extraits tirés de ces principaux romans, avant de conclure l'ouvrage sur un dernier chapitre consacré à ce qu'on a pu dire du plus grand et combatif écrivain anglophone contemporain de la Corne d'Afrique.

Chapitre 1

Sa vie : un Somalien dans le monde

Écrivain somalien de langue anglaise et de renommée mondiale, Nuruddin Farah est né le 24 novembre 1945 dans le Sud-Ouest de la Somalie, à Baidoa, une ville d'une région que se disputaient alors l'occupation italienne et l'administration militaire britannique, jusqu'à l'indépendance du pays en 1960. Toutefois, Farah grandit dans l'Ogaden, une province au Sud-Est de l'Éthiopie et frontalière à la Somalie, avant d'aller poursuivre ses études supérieures et sa carrière littéraire à l'étranger.

Quatrième garçon et fils aîné d'un marchand, Hassan Farah et de son épouse Aleeli (née Fadouma), il fréquenta différentes écoles somaliennes et éthiopiennes. Son père était un marchand mais aussi un traducteur pour les Britanniques qui contrôlait alors le Somaliland italien. Après la naissance de Nuruddin, son père fut transféré dans l'Ouest éthiopien, afin d'y travailler pour le compte du Gouverneur de l'Ogaden. Ce fut donc dans les écoles de Kallafo que Nuruddin Farah reçut son éducation primaire, tandis qu'il termina ses études secondaires à Mogadiscio. Il s'intéressa très tôt aux langues et étudia d'ailleurs l'amharique appelée aussi

l'abyssin, principale langue éthiopienne, mais également l'arabe et surtout l'anglais qu'il affectionnait tout particulièrement. Il parle aujourd'hui au moins six langues, les trois précédentes auxquelles s'ajoutent l'italien, le somali et quelques notions de français.

Lorsqu'il entra à l'université, il décida de s'orienter vers des études en lettres et sciences humaines, et s'engagea même à les poursuivre à l'étranger, en Inde puis en Angleterre. Ce fut donc d'abord à l'Université Panjab de Chandigarh, qu'entre 1966 et 1970, il poursuivit un diplôme en philosophie, littérature et sociologie. En 1974, il commença par une année à l'Université de Londres, puis l'année suivante, il fréquenta l'Université d'Essex et obtint une maîtrise en études théâtrales après trois années au *Royal Court* de Londres. Il a même été enseignant à l'Université nationale de Somalie.

Ces années estudiantines, il les traversa aux côtés de Chitra Muliyl qu'il avait rencontré à Chandigarh, dans cette ville du Nord de l'Inde. Nuruddin Farah et elle se marièrent en 1982, et l'année suivante vit la naissance de son premier garçon, Koshin. Farah perdit sa mère en 1990. Cette même année, il déménagea à Berlin après avoir reçu une bourse du *German Academic Exchange Service*.

Après une décennie de vie maritale, le couple divorça deux ans plus tard, en 1992, année où Nuruddin Farah

épousa Amina Mama, une universitaire féministe anglo-nigériane avec laquelle il eut une fille, Abyan en 1994, et un garçon, Kaahiye en 1995. Et ce fut seulement l'année suivante, en 1996, que Farah se rendit à Mogadiscio, pour la première fois de retour en Somalie, après plus de vingt années d'exil de son pays natal.

C'était en effet en 1975, après la publication de son second roman, que Nuruddin Farah fut contraint de ne plus revenir au pays, exilé par le régime dictatorial du Général Mohammed Siad Barre. C'est un coup de fil de son frère durant l'été 1976 qui l'informe des menaces que fait peser sur lui le régime s'il remet les pieds en Somalie. L'écrivain somalien n'oubliera jamais ce moment : « Je me souviens d'être resté debout, dans mon appartement, à Rome, en tenant le combiné du téléphone. J'étais sur le point de rentrer en Somalie, et j'avais appelé mon frère aîné, à Mogadiscio, en demandant que quelqu'un vienne me chercher à l'aéroport. Il me conseilla de ne pas rentrer. "Tu dois oublier la Somalie et la tenir pour morte et enterrée : ce pays n'existe plus pour toi" »⁽¹⁾. C'est à tout le contraire des recommandations de son frère que Nuruddin Farah va dédier sa vie, la Somalie existera plus que jamais pour lui à compter de cet instant de bascule.

(1) Abdourahman A. Waberi, «Préface», in Nuruddin Farah, *Une aiguille nue*, traduit par C. Pierre-Bon, Rieumes, L'or des fous, 2007.

Cet exil l'a conduit à vivre dans une dizaine de pays, la Somalie en bandoulière. Outre l'Inde et l'Angleterre de ses études, il vécut et enseigna en Allemagne, en Suède, en Italie, mais aussi, entre 1975 et 1992, il nomadisait à travers plusieurs pays africains (Kenya, Éthiopie, Gambie, Ouganda, Soudan, Nigéria) refusant, comme certains de ses confrères, de s'installer aux États-Unis qu'il finit pourtant par rejoindre. En effet, Farah réside actuellement à Minneapolis au Minnesota, et au Cap en Afrique du Sud.

Ce fut donc à l'âge de 25 ans que Nuruddin Farah publia en 1970 son premier grand roman⁽¹⁾, *From a Crooked Rib*⁽²⁾. Cela faisait une année que la Somalie était alors sous le contrôle du Général Mohammed Siad Barre qui s'empara du pouvoir en 1969 par un coup d'État. Farah et lui entamèrent une relation frontale. Le romancier avait investi la figure du Général dans son œuvre et devint ainsi la bête noire du dictateur. Et ce fut avec son second roman publié en 1975, *A Naked Needle*⁽³⁾, que l'auteur entra en exil et fut contraint de poursuivre à l'étranger son récit littéraire d'une Somalie ambivalente.

(1) Il aura d'abord écrit en 1965 un roman intitulé *Why Die So Soon?* (*Pourquoi mourir si tôt ?*) et une pièce de théâtre intitulée *A Dagger in a Vacuum* (*Un poignard dans le vide*).

(2) Traduit sous le titre *Née de la côte d'Adam*.

(3) Traduit sous le titre, *Une aiguille nue*.

C'est cette Somalie sous Siad Barre qui va servir de toile de fond à la première trilogie de Farah, «Variations on the Theme of an African Dictatorship »⁽¹⁾, publiée entre 1979 et 1983 : *Sweet and Sour Milk*⁽²⁾ (1979), *Sardines*⁽³⁾ (1981) et *Close Sesame*⁽⁴⁾ (1983). Puis, de 1986 à 1998, il publia sa seconde trilogie romanesque, intitulée « Blood in the Sun »⁽⁵⁾ et composée des romans *Maps*⁽⁶⁾ (1986), *Gifts*⁽⁷⁾ (1992) et *Secrets*⁽⁸⁾ (1998). Enfin, les romans *Links* (2003), *Knots* (2007), *Crossbones* (2011) constitueront une troisième trilogie intitulée « Past Imperfect »⁽⁹⁾.

Outre ces trois trilogies, Nuruddin Farah est l'auteur de plusieurs nouvelles, des deux premières qui lui valurent son exil à la plus récente intitulée *North of Dawn* (2018) et de maintes pièces de théâtre. Il a également publié un essai important sur la diaspora somalienne des années 1990, intitulé *Yesterday*,

(1) «Variations sur le thème d'une dictature africaine ».

(2) Traduit sous le titre *Du lait aigre-doux*.

(3) Traduit sous le titre *Sardines*.

(4) Traduit sous le titre *Sésame, ferme-toi*.

(5) « Du sang au soleil ».

(6) Traduit sous le titre *Territoires*.

(7) Traduit sous le titre *Dons*.

(8) Traduit sous le titre *Secrets*.

(9) « Passé imparfait ».

Tomorrow: Voices from the Somali Diaspora⁽¹⁾ (2000)⁽²⁾ et préfacé dans sa version originale par son épouse et dans sa version française par le diplomate et académicien Jean-Christophe Rufin.

L'œuvre de Nuruddin Farah fut l'objet de traduction dans une quinzaine de langues. Elle a largement été récompensée comme l'une des plus importantes de la littérature anglophone contemporaine. Farah fut d'abord nommé *UNESCO fellowship* entre 1974 et 1976. En 1980, son roman *Sweet and Sour Milk* est récompensé par le *English-Speaking Union Literary Award*. Nuruddin Farah fut ensuite nommé *Corman Artists fellowship* en 1990 avant de se voir décerné en 1991 le prix *Kurt Tucholsky* de Suède. Son roman *Gifts* fut récompensé en 1993 au Zimbabwe par le *Best Novel Award*. L'année suivante, en Italie, ce fut la traduction italienne de son ouvrage *Close Sesame* qui reçut le *Premio Cavour*. La consécration de son œuvre vint en 1998 avec le prestigieux *Neustadt International Prize for Literature*. Cette même année, ce fut l'édition française de *Gifts* qui fut récompensé par le *Saint Malo Literary Festival Award*. Enfin, Nuruddin Farah se vit décerné en 2003, le prix allemand du *Lettre Ulysses*

(1) Traduit sous le titre, *Hier, demain. Voix et témoignages de la diaspora somalienne*.

(2) Voir la bibliographie de l'auteur en fin d'ouvrage.

Award. Et tout récemment, le Professeur Nuruddin Farah reçut, lors d'une cérémonie tenue en août 2019 à Séoul en Corée du Sud, une récompense de cinquante mille dollars pour le *Lee Ho-Chul Literary Prize for Peace*. Au regard de ce palmarès, rien d'étonnant à ce que le romancier et écrivain somalien ait été, ces dernières années, nommé pour le prix Nobel de littérature.

Fort aujourd'hui de cette reconnaissance mondiale, le jeune romancier somalien en exil a parcouru du chemin pour être aujourd'hui une référence littéraire incontournable pour comprendre le destin de son pays natal. Son œuvre est intimement liée à la Somalie. De la période coloniale à la guerre civile et à la famille des années 90, en passant par l'ère Siad Barre jusqu'aux actuels conflits avec les Shebabs et l'islamisme somalien, Nuruddin Farah est un témoin privilégié de l'histoire contemporaine de la Somalie et plus largement de la Corne de l'Afrique. À 75 ans, il est une imminente figure intellectuelle de cette région du monde dont il enseigne aujourd'hui, avec les droits humains, la littérature au *Bard College*, près de Kinston dans l'État de New York.

Chapitre 2

Son œuvre : écrire la Somalie

Ce chapitre présente l'œuvre farahienne à travers une sélection de livres. À l'aide de passages de ces ouvrages, nous nous proposons de dresser, sans chronologie stricte, un panorama thématique des réflexions auxquelles s'est principalement consacrée la production littéraire de Nuruddin Farah. Celle-ci s'est en effet penchée sur les grands thèmes politiques qui marquèrent son parcours, ceux du nationalisme et de la démocratie, mais aussi et à travers ces derniers, sur les thèmes plus réflexifs de la justice et de la condition féminine.

Avec deux ou trois ouvrages différents, pour chacun de ces thèmes structurant l'œuvre littéraire de Farah⁽¹⁾, nous chercherons dans ce chapitre à mettre en évidence la subtilité et la sage malice avec lesquelles le romancier somalien s'est engagé dans chacun de ces lieux de la pensée humaniste contemporaine, pour nous conter ainsi le « destin tragique » d'un pays qu'il s'est donné en écriture.

(1) Nationalisme : *Exils et Territoires* ; Démocratie : *Du lait aigre-doux et Sésame, fermes-toi* ; Justice : *Hier, Demain et Sardines* ; Féminisme : *Née de la côte d'Adam et Dons*.

Le nationalisme en exil

Exils⁽¹⁾

La vie de Nuruddin Farah fut essentiellement celle d'un homme de lettres en exil pour son combat politique en faveur des libertés dans son pays natal. Ce furent plus vingt ans à "vivre la Somalie" à l'extérieur de ses terres. Farah écrira ainsi un roman qui fait écho à cette période de sa vie, un roman situé entre fable politique et chronique autobiographique, et tout intitulé en français *Exils*, pour un titre original plus évocateur encore : *Links* (liens).

Le personnage principal y est un enseignant nommé Jeebleh, et comme l'auteur, il aura passé vingt années en exil, à enseigner à New York avant de pouvoir retourner sur la tombe de sa mère en Somalie. Le souci du romancier est ici de dresser un portrait de son pays aussi « juste » que possible, à travers une critique de l'image que l'on s'en fait à l'étranger. Pour cela, Farah est particulièrement bien placé lorsqu'il défend « qu'il y a deux façons de comprendre un pays. Vous pouvez voir la Somalie à travers les yeux d'un étranger. Mais, vous pouvez aussi la voir à travers les yeux d'un Somalien. Et pour avoir un équilibre, vous devez

(1) Nuruddin Farah, *Exils*, traduit par M-O Fortier-Masek (*Links*, 2003), Paris, Le serpent à plumes, 2010, 384 p.

combiner ce qu'écrit le Somalien avec le récit de l'étranger»⁽¹⁾. Quel autre regard que celui d'un Somalien à l'étranger pourrait le mieux rendre compte de son pays? Nuruddin Farah en a conscience et il dénoncera cette image d'une Somalie violente sans en nier les violences, lui qui fut menacé de mort dans son pays. Malgré le danger et les risques encourus qui l'ont souvent conduit à annuler ses déplacements, il s'est rendu en Somalie à plusieurs reprises pour y capter le rythme et les tons de la vie nationale. Il rappelle d'ailleurs souvent la place de la culture orale dans l'image que se donne d'elle-même la Somalie. « Mes frères et sœurs [dit-il], qui ont vécu la guerre civile, sont partis vivre en Europe ou aux Etats-Unis. Ils n'y retourneraient pour rien au monde. Moi, je suis quand même curieux de voir comment les choses évoluent »⁽²⁾.

Cette curiosité lui a permis de raconter le combat de Jeebleh à la recherche de la nièce de son ami kidnappée dans une Somalie réaliste. Le héros du roman *Exils* s'interroge avec culpabilité sur son identité somalienne. Après deux décennies à l'étranger, est-il encore somalien? Quel regard porte-t-il sur son pays, celui d'un enfant du pays ou d'un étranger? Le personnage expose ses douleurs qu'engendrent l'exil,

(1) Armelle de Rocquigny, « Interview », *Streetpress.com*, 05 avril 2010.

(2) *Ibid.*

en parcourant de fond en comble une ville déchirée par des violences brutales et crues. Il questionne le sens de la mort, celle de sa mère ou son demi-frère, de ses proches et de ces inconnus, d'innocents et de criminels, d'animaux et d'humains, dans une Mogadiscio sans frontière où surgit à tout endroit une violence presque ordinaire, faisant de la souffrance et de la vengeance, les deux faces d'une même pièce. L'amitié mais aussi l'enfance, celle que l'on surnomme la Protégée, la petite Raasta la fille de Bile, son ami d'enfance justement, sont les lueurs d'espoir auxquelles s'accroche Jeebleh.

Pour mieux restituer cette douloureuse colère de l'exil, Nuruddin Farah insiste en effet dans ce roman sur la place de l'enfant dans un environnement de violence, où armes et drogues éteignent l'innocence d'une enfance volée. Il rend compte avec une certaine amertume bienveillante, d'une société violemment régie par des clans auxquels on doit forcément appartenir. Quel clan pour Jeebleh, Somalien d'Amérique? L'image d'une Mogadiscio infernale et chaotique est ainsi restituée sans les fantasmes qui entourent souvent celle qu'en dresse les médias étrangers.

L'une des plus anciennes villes d'Afrique au sud du Sahara, Mogadiscio avait connu des siècles de conflits, armée sur armée, tout aussi

dévastatrices les unes que les autres. Les Arabes étaient arrivés, ils s'étaient implantés dans la péninsule, avaient développé le commerce tout en propageant la foi islamique; les Italiens leur avaient succédé, puis les Russes et plus récemment les Américains, survoltés, à la gâchette facile. Mogadiscio connaîtrait-elle jamais la paix ? Ses habitants retrouveraient-ils un jour ce bien précieux ?

Jebleeh avait le cœur gros en visitant sa ville bien-aimée, défigurée. Devant lui, s'étendait Mogadiscio refuge d'êtres partageant une terrible misère. Une terre vouée à la ruine, abandonnée. Un pays au destin tragique, dilapidé par des fous insatiables de richesse et de pouvoir. Quel saccage !

« Quel effet ça fait de vivre en ville ? demanda Jebleeh.

Le danger à son odeur, répondit Af-Laawe. Le problème, c'est qu'entre l'instant où on le flaire et celui où survient la mort, il est trop tard.

- Que veux-tu dire ?
- Le danger, je le sens, c'est tout.
- Je ne comprends pas. »

Jebleeh n'attendit pas la réponse, mais aperçut les trois jeunes armés d'un fusil qui,

plus tôt, avaient monté la garde auprès de lui ; le trio chuchotait, ricanait, tout en jetant des coups d'œil vers une passerelle d'embarquement.

- *« Qu'est-ce qu'ils mijotent ? dit Jebleeh.*
- *J'ai saisi des bribes de leur conversation. Ils faisaient des paris.*
- *Sur quoi ?*
- *Les jeunes brigades armées de notre ville s'amuse à choisir une cible sur laquelle ils tirent au jugé, chacun son tour. C'est un sport, un jeu pour tromper l'ennui.*
- *Et c'est à ça qu'ils jouent en ce moment ?*
- *Je pense.*
- *On ne peut rien faire ?*
- *Pourquoi prendre des risques ?*
- *Il faut que quelqu'un leur parle.*
- *A ta place, je resterai tranquille ! »*

Jebleeh n'avait pas eu le temps de réagir qu'un coup de feu retentit. Une femme poussa un cri, se fit la confusion générale. De là où se tenait Jebleeh, il aurait été difficile de reconstituer les faits, mais presque aussitôt que quelqu'un expliqua ce qui s'était passé: le pilote de l'Antonov, un Texan, avait offert à la femme, une passagère, de l'aider à porter ses valises jusque dans l'appareil; elle l'avait suivi

sur la passerelle. Peut-être le tireur avait-il visé le pilote qui, par chance, avait esquivé le danger. À moins que la lenteur avec laquelle la femme et ses enfants gravissaient les marches n'ait fait d'eux des cibles. Quoi qu'il en soit, la première balle avait atteint le fils aîné. Au bas de la passerelle, ce fut la panique. Deux des jeunes braquèrent leur arme, prêts à tirer sur quiconque aurait osé s'approcher d'eux ou tenté de le désarmer. Figés sur place, tous se taisaient, effrayés.

Les trois jeunes ne se sentaient plus d'aise, ils se félicitaient à grandes tapes dans la main, complimentaient le tireur. Pendant ce temps, la femme et l'enfant qui lui restait hurlaient. Les jeunes se déplaçaient face à la foule, par crainte d'une balle dans le dos. Il se hissèrent dans une fourgonnette qui filait à toute allure dans une traînée de poussière. La foule s'approcha de la passerelle où gisait, dans une mare de sang, le corps de l'enfant de dix ans.

Était-il exact, comme on le prétendait, que dans l'enfer de Mogadiscio, nul n'aurait jamais levé le petit doigt quand vous étiez en vie, mais qu'à peine mort, on s'empressait de vous enterrer ? Il était clair que tout le monde était soulagé de savoir le pilote américain indemne. Jebleeh était scandalisé de voir que personne n'avait tenté de s'opposer aux miliciens. Mais

où était passé Af-Laawe? Il avait encore disparu. Tiens, le voilà qui gravissait les marches de l'avion. La femme et l'enfant gémissaient, Af-Laawe se pencha pour les réconforter.

Af-Laawe cachait-il son jeu ? Sans conteste astucieux, il semblait également plein de ressources et courageux. Mais agissait-il seul ou pour le compte des Strongmen ?

N. Farah, *Exils*, op. cit, p. 27-29.

Af-Laawe mena Jebleeh vers Villaggio Arabo, quartier de la ville ainsi nommé en raison de la communauté yéménite, autrefois majoritaire. Jebleeh se rappelait un quartier plein de vie, très cosmopolite, dont les ruelles fleuraient les épices, il avait un faible pour la cuisine yéménite. Nul besoin de demander ce qu'était devenue cette communauté: la quasi-totalité des habitants avait fui la ville dès les premières semaines de la guerre civile, quand des bergers crasseux enrôlés dans la milice de Strongman North s'en étaient pris à eux, avaient violé leurs femmes et pillé leurs biens.

Dans les rues, des minibus bondés de voyageurs naviguaient entre les nids-de-poule au risque de renverser les piétons. Ils croisèrent beaucoup de chèvres angoras laisser par les

yéménites et désormais réduites à brouter les cailloux : pas un buisson, l'herbe et les cactus étaient desséchés. Des vaches mastiquaient de vieilles chaussures que les chèvres avez boudées. Les chiens avaient l'air enragés, ils étaient décharnés. Ils déguerpissaient dès qu'ils se sentaient menacé. Des tas d'ordures jonchés les rues. Les vautours, les marabouts et l'étrange corbeau aperçu dans la cour de l'hôtel se disputaient les restes. Jebleeh eu l'impression d'arriver sur une terre ravagée par le feu, réduite à des ruines spectrales et des charpentes carbonisées.

Jebleeh n'en croyait pas ses yeux

« Cette ville est l'image même de la désolation, dit-il à Af-Laawe. Je n'ai encore rencontré personne qui approuve ouvertement les événements, pourtant les combats continuent et les aînés des clans sollicitent toujours des fonds pour réparer leurs armes. Peux-tu m'expliquer ça ?

— Disons que c'est un peu comme une mode, répondit Af-Laawe. Chaque clan se fait un devoir de former sa propre milice pour la simple raison que les autres en ont une. Les anciens, pour la plupart analphabètes et imperméables à l'idée que nous nous faisons toi et moi de la modernité, passent leur temps à

essayer de recueillir des fonds auprès des membres de leur famille de sang. A vrai dire, c'est une façon qui ne leurre personne de se donner une contenance, de montrer qu'ils sont encore bons à quelque chose. Af-Laawe remarqua une pause et contempla la rue dévastée. J'approuve ton attitude, ton refus de payer les réparations d'un char. »

Jebleeh détourna le regard, intrigué par un corbeau qui se voyait âprement refuser l'accès à sa juste part de charogne par de petits vautours. Nom de Dieu, que faisait-il dans ce pays plongé dans une désolation tel que même les corbeaux crever de faim ?

N. Farah, *Exils*, op. cit, p. 164-165.

Territoires⁽¹⁾

Nuruddin Farah interroge à travers son roman *Territoires*, l'histoire territoriale entre la Somalie et l'Éthiopie lorsque la seconde envahit la première, séparant l'Ogaden de son enfance, du reste de la Somalie. Là encore l'histoire politique s'intrique à

(1) Nuruddin Farah, *Territoires*, traduit par J. Bardolph (*Maps*, 1986), Paris, Le serpent à plumes, 1994, 438 p.

l'histoire personnelle. Le personnage narrateur, Askar, raconte son enfance avant la partition, puis son adolescence réfugiée à Mogadiscio, ville où Farah passa aussi sa jeunesse. Il narre ainsi le passage du territoire de l'enfance vers celui de l'adulte.

Askar est né à Kallafo, en Ogaden, ville où Nuruddin passa son enfance. Orphelin, il perdit sa mère à la naissance et son père, membre du *Mouvement de Libération de la Somalie Occidentale*, meurt mort au combat. Il est ainsi recueilli à sa naissance par Misra, une voisine éthiopienne qui l'élève jusqu'à ce que l'Éthiopie envahît l'Ogaden. Il est arraché à sa mère adoptive dont la mise à mort le traumatisera, pour rejoindre le couple d'enseignants sans enfant de Hilal, son oncle maternel, vivant à Mogadiscio où il apprendra à parler le somali.

On devine ainsi les tiraillements du jeune Askar dans une Somalie dont le territoire comme le peuple est déchiré. De nombreux dilemmes se présentent à Askar qui est confronté à des choix de jeunesse qui déterminent tout à la fois son identité actuelle et en devenir. Fils d'un combattant somali élevé par une Éthiopienne, enfant de l'Ogaden adopté à Mogadiscio, sa quête identitaire est tributaire du destin conflictuel de ces deux pays dont les territoires réels et imaginaires sont étroitement imbriqués, ne laissant de choix à ce personnage que d'être un apatride ou un

exilé, à l'intérieur même de ces territoires de la « mère-patrie ». C'est cette patrie somalienne dont le territoire maternel est à reconquérir dans une incessante guerre livrée pour le rêve d'un peuple.

Je me remémorai un rêve que j'avais fait un peu avant, rêve où le doigt de la culpabilité collective avait désigné tout ce qui en moi comme chez les autres étaient somali. Je demandai : Misra n'a-t-elle pas choisi d'être des nôtres ? N'a-t-elle pas choisi de partager avec nous joies et tourments ? Maintenant elle ne savait plus si elle devait nous quitter ou participer à notre amer destin. Elle parlait aussi de ces problèmes, mais je ne pense pas l'avoir compris à cette époque. « Moi, je suis éthiopienne », disait-elle. Mais comment pouvais-je savoir ce qu'était cette espèce « éthiopienne » ? Je posai les questions qui convenaient et reçus les réponses appropriées. L'image qui m'en est restée et celle d'un pays fait de pièces de morceaux - comme le manteau d'un pauvre. Elle ne savait pas si elle allait retourner dans les Hautes Terres ou rester, répétait-elle. Et pourtant, elle n'était plus capable de parler ou de comprendre la langue de la région d'Éthiopie où elle était née.

Je dis : « J'irai avec toi. »

Elle nia le plaisir que lui procurait ma remarque, disant, après un long, long silence, pendant lequel elle essuya les larmes qui avaient maculé ses joues : « Je ne voudrais pas t'avoir avec moi.

— Pourquoi pas ? demandai-je.

Elle se tourna vers moi, les yeux brûlants de larmes. « Parce que tu serais en danger. Ils te tueront, mon peuple te tuera, sans te poser de questions, sans chercher à connaître ton nom ou la nature de nos liens. »

Je demandais : « Ton peuple, mon peuple - qu'est-ce que cela veut dire ?

— Un jour, dit-elle, parlant d'un futur où nous pourrions être ensemble, un jour, tu comprendras cette distinction, tu sauras quel est ton peuple et quel est le mien. Un jour, dit-elle, prophétique, parlant de se voir dans l'avenir où elle espérait que nous nous reverrions, tu t'identifieras à ton peuple et tu me donneras une identité qui m'exclura de ta communauté. Qui sait, tu serais peut-être capable de tuer afin que le rêve de ton peuple puisse se réaliser...

— Tuer ? demandai-je.

— Oui. Tuer. Assassinier. Piller. Violer. Au nom de ton peuple. Tuer. »

Je dis : « Un jour, je pourrais te tuer ?

— Peut-être », répondit-elle, et elle sortit de la pièce.

N. Farah, *Territoires*, op. cit, p. 178-179.

J'acceptai provisoirement Mogadiscio, appréciant ses plages de sable, me baignant dans sa mer, détestant sa chaleur à midi, mais aimant ses énormes espaces et sa terre brun rouge dans laquelle mes idées s'évanouissaient. Il était entendu que, le jour venu, je quitterais cette ville, mais peut-être pour l'aimer davantage. J'avais une tâche à accomplir, comme avait coutume de dire Armadio. J'avais un foyer que je devais rejoindre et libérer à nouveau, une mère à retrouver. « Mais avant de partir... », j'entends encore Oncle Hilaal : « Mais avant de nous quitter... » et j'entends encore Salaado commencer à son tour : « Je sais ! » Je savais qu'il me fallait étudier davantage, passer plus de temps à mon travail scolaire, lire plus que les garçons et les filles qui n'avaient pas les mêmes sortes de responsabilités que moi, qui n'avaient pas comme moi une tâche à accomplir. Je restais des heures en compagnie d'Hilaal et Salado et on m'expliquait la situation avec force détails et illustration. On me montrait des cartes; la psychologie de la guerre;

pourquoi les Cubains n'osaient pas entrer directement en guerre avec l'armée sud-africaine en Angola ; pourquoi ils se retiraient chaque fois que l'armée de l'apartheid faisait des incursions belliqueuses à l'intérieur du pays où vingt mille de leurs soldats étaient stationnés. En compagnie de Solaado et d'Hilaal, l'univers changeait d'aspect, il rétrécissait jusqu'à n'être plus qu'un échiquier minuscule où les Africains n'étaient ni rois, ni reines, ni évêques et ni même pions - nous n'étions que la réserve, des pièces de rechange ; notre terre n'était rien qu'un terrain de jeu ; nos guerres devenaient des promenades de weekend, au cours desquelles les Russes empruntaient un tank fabriqué en Allemagne de l'Ouest, nom de code « Léopard », et le vendaient à la Libye. Le but de l'opération était de tester si cet article très technique de l'industrie militaire allemande était capable de supporter les conditions et le climat de l'Ogaden. Après ce travail de weekend, on renvoyait le Léopard par avion à Odessa où il était démonté, et des rapports venant de sources occidentales étaient cités par Reuter et d'autres agences. Une course aux renseignements encore plus rapide que la course aux armements - et nous qui mourront de faim !

N. Farah, Territoires, op. cit, p. 289-290.

La démocratie en amour

Une aiguille nue⁽¹⁾

Une aiguille nue est le second roman de Nuruddin Farah publié en 1975 et plus de vingt ans après en français, en raison des réticences du romancier qui n'était pas très satisfait du texte. L'éditrice française, Isabelle Bourgueil le convainquit de céder pour que le lectorat francophone découvre enfin l'ouvrage qui marqua le destin de cet écrivain africain en exil.

Se référant explicitement à *l'Ulysse* de James Joyce, le romancier somalien s'aventure dans l'exercice de narrer la vie du héros en une journée. Il y est aussi fin qu'audacieux pour dénoncer le régime politique et, comme une conséquence ou une cause peut-être, le mépris lancinant de la femme et de l'amour. La chronique amoureuse de ce roman est l'occasion de déambuler dans l'énigmatique capitale somalienne sous le Général Siad Barre, si étrangère à toute idée de démocratie et d'amour. Le personnage de Koschin – du reste, prénom du premier fils de Farah – sort de chez lui et se déplace dans Mogadiscio, seul puis avec une femme, pour dresser le bilan d'un pays soumis à la corruption et au pouvoir autocratique d'un « Viel Homme déifié ».

(1) Nuruddin Farah, *Une aiguille nue*, préfacé par A. A. Waberi et traduit par C. Pierre-Bon (*Maps*, 1986), Rieumes / Genève, L'Or des fous / Éditions d'en bas, 2007, 244 p.

Koschin livre aussi sa vision désenchantée du couple et ses opinions conservatrices de la femme, somalienne ou « blanche » comme Nancy l'Anglaise ou Barbara l'Américaine avec laquelle il se fâche à propos de l'allaitement car, selon le personnage, « la femme qui a refusé à l'enfant son droit de téter le sein... C'est le crime le plus infâme que l'on puisse commettre contre un être humain ».

À travers la romance entre Koschin et Nancy, Nuruddin Farah critique durement la junte militaire au pouvoir et dans un style caustique et plein d'ironie, il témoigne de son amour de la démocratie dont lui semble être dépourvu le pays qu'il aime pourtant.

Barre, né bizarrement au bout de treize mois révolus, est le genre d'homme sur lequel la vieillesse n'a pas de prise, parce qu'il a vieilli dans le camp de réfugiés de sa mère près des canalisations et du bidon-citerne avant de voir le jour. Le deuxième de quatre enfants sans avenir, lui a dit Barre un jour, il est le moins important de la famille : l'aîné et le cadet sont dans les services diplomatiques, respectivement en poste en Europe et en Chine, celui qui vient juste après lui et commandant, membres du conseil révolutionnaire suprême, respecté et admiré. Et lui ?

- *Disparue ?*
- *Oui, disparue.*

N. Farah, *Une aiguille nue*, op. cit, p. 45-46.

- *Tu vois! L'amour, pour moi, c'est comme la douleur de l'enfantement. Les deux sont de courte durée mais ils ne manquent jamais de se rappeler à ta mémoire plus souvent qu'à leur tour.*
- *Tu n'aimes pas Nancy ?*
- *Non, je ne l'aime pas, et je ne l'ai jamais aimé.*
- *Qu'est-ce qu'elle vient faire ici alors ?*
- *Elle vient suite à une promesse.*
- *Tu lui as fait une promesse, une proposition ?*
- *Plus ou moins, oui.*
- *Ta manière à toi de condescendre à la trahison ?*
- *Non. A l'honnêteté.*
- *Que veux-tu dire ?*
- *Koschin s'assied, les jambes passant par les barreaux de la chaise en bois, se mord les lèvres :*

- *Je lui ai dit la vérité, que je ne l'aimais pas mais que ça ne me faisait rien de l'épouser si elle insistait. Je lui ai dit que je n'étais jamais tombé amoureux de personne et elle est bien placée pour le savoir. Si comme moi, tu ne l'avais pas aimé et que tu l'ais épousé, et que les choses en soient où elles sont aujourd'hui, elle se serait comportée autrement, j'en suis sûr, ta femme, je veux dire. La raison en est qu'à chaque fois qu'il y a la moindre anicroche entre vous, elle n'irait pas repêcher dans sa mémoire les jours où vous teniez la main et vous aimiez, et où vous vous embrassiez passionnément et tendrement.*

Quelque chose s'apparentant à l'accouchement douloureux d'un enfant mort ?

Quelque chose de cet ordre, oui. Il se lève.

- *Il semble que je ne sois pas d'accord avec toi.*
- *L'amour est un état d'esprit, tu ne crois pas ? Bien planté sur ses deux pieds, il se penche vers Barre, et s'appuie sur ses épaules.*

- *Non.*
- *L'amour est en état d'esprit, l'humeur d'un jour, d'un soir un sentiment, qui ne garantit pas nécessairement...*
- *Je ne suis pas d'accord.*
- *Un sentiment. L'amour est un sentiment, tu es d'accord ?*
- *J'ai dit que non.*

Koschin se tait, se raidit, il tapote la table de ses doigts avec impatience. La lame de rasoir se retrouve dans sa main. Il la repose.

N. Farah, *Une aiguille nue*, op. cit, p. 61-62.

Ah, Nancy, voici l'Arc de Triomphe par lequel on entre dans Mogadiscio intra-muros. Il a été construit, à ce qu'on m'a dit de source sûres, grâce à ce qui restait du revenu de l'impôt rapporté par le port de Merca l'année dernière. Nous devons remercier le gouvernement révolutionnaire pour l'embellissement et la modernisation de la ville avec ses monuments aux morts, la dignité pour les vivants, le pain pour les dépossédés, et les routes pour les motorizzati. Bien entendu, le gouvernement

doit déraciner beaucoup de personnes, les transformant ainsi sans abri, il doit déplacer les bidonvilles, les arishes et les huttes, hors des regards curieux des touristes qui trouvent toujours quelque chose à se mettre sous la dent. Regarde, elle fait signe à nouveau. Une si gentille fille, une femme d'une telle innocence. Mais l'innocence se paie en pénurie par décret de notre Seigneur. Désolé Nancy, l'habitude de parler par énigmes, des énigmes que je ne comprends pas moi-même.

Oui, Nancy, il s'agit de la seule rue à double sens de Mogadiscio. Elle traverse le centre d'un bout à l'autre, une demi-heure de voiture à vitesse moyenne. La Via Appia de Mogadiscio est en bonne voie cependant, et j'espère que lorsqu'elle sera terminée, on ne vomira pas ses tripes en conduisant. Ça t'ennuie si on marche un peu plus vite ?

N. Farah, *Une aiguille nue*, op. cit, p. 131.

Du lait aigre-doux

Ce roman est le premier de la première trilogie farahienne intitulé sans équivoque : « Variations sur le

thème d'une dictature africaine». L'une de ses traductrice, Jacqueline Bardolph⁽¹⁾, relèvera que ce fut lors de son premier voyage en URSS, au travers d'un détour par la Hongrie, la Grèce des colonels, l'Égypte et au contact de ces divers régimes, que vint le projet de ce roman. Nuruddin Farah y dénonce sans fioriture et sans aucune concession la dictature militaire en Somalie. Il s'attaque clairement et sans détour à la tragédie politique de ce pays à travers le destin tourmenté des frères jumeaux Soyaan et Loyaan, tous deux universitaires. Le premier, trentenaire et brillant économiste, est attaché à la Direction de la planification de la Présidence, en sa qualité de « Conseiller Economique à la Présidence, directement responsable devant le Général et n'ayant de comptes à rendre qu'à lui ». Il meurt dans d'atroces souffrances chez sa mère et dans les bras de son frère.

Dentiste de campagne qui voulait être médecin, Loyaan est persuadé que son frère a été empoisonné et décide de mener une enquête qui lui fait découvrir la nature véritable du régime: pouvoir absolu du Général, lutte secrète des clans, torture des opposants, influence des grandes puissances... Le régime s'empare de la

(1) Jacqueline Bardolph, « Nuruddin Farah : l'écriture du nomade », *Politique Africaine*, « Magazine », n°35, octobre 1989, p. 122.

mort de Soyaan pour faire de lui un héros national, baptisant des rues à son nom, et ainsi s'accapare aussi de la vie de Soyaan, devenu « propriété de l'État ». Loyaan se trouve devant un dilemme, lui dont l'envergure n'a rien d'héroïque, sauf si être héroïque, c'est finalement être honnête dans un pays clanique sous corruption. C'est cette honnêteté qui permet à Loyaan de découvrir la double vie de son frère assassiné. Avec une femme et un fils cachés pour les protéger, il était un « résistant de l'intérieur », à la tête d'un groupe clandestin d'opposants au régime du Général...

— *Qui est le Général craint-il, cria Loyaan?*

Deux ou trois clients placés près d'eux les regardèrent. Keynaan laissa la voix s'éteindre, et les yeux se détourner et se diriger vers la nourriture devant eux.

— *Le Général craint les chefs de tribu où les hommes de son âge. Pas toi, ni Soyaan, ni qui que soit de votre génération. Vous n'avez pas d'idéologie commune et pas de principes. Vous travaillez pour les intérêts des pays dans lesquels vous avez reçu votre formation universitaire. Certains pour l'Europe occidentale, certains pour la Russie.*

- *Il craint des hommes de son âge ?*
- *Il en détient certains en prison; il en nomme certains ambassadeurs; il en soudoie certains avec le portefeuille de la vente des bananes ; il en oblige certains à prendre leur retraite; il en a fait torturer certains. Mais pourquoi la Sécurité voudrait-elle se débarrasser de Soyaan ? D'accord, c'était un jeune homme rempli des idéaux de jeunesse et de révolte. D'accord, il jouissait d'une certaine popularité et avait développé la sensibilité de base dans tout futur leader pourrait avoir besoin. Mais pourquoi ? Dis-moi ?*

N. Farah, *Du lait aigre-doux*, op. cit., p. 119.

Loyaan était trempé dans la sueur de la honte et de l'impuissance. Il tenait le journal devant lui comme s'il était un miroir d'horreur et de déshonneur. Sous la photographie de Soyaan, il y avait une notice présentant des excuses aux lecteurs, bien que sans expliquer pourquoi. Pas de doute, cela avait à voir avec la photo de Loyaan qui avait paru le jour précédent : une erreur sur la personne. Puis il y avait l'interview accordée par son père qui occupait

les colonnes disponibles de la page centrale. Keynaan chantait une litanie des noms-de-louange du Général et à un certain endroit ajoutait :

« Soyaan se voyait à la lumière et à travers les yeux d'un visionnaire, et se considérait comme un révolutionnaire d'un genre bien précis. De temps à autre, l'esprit juvénile de rébellion de son caractère ressortait et se manifestait dans des façons qui était à l'opposé de ce qu'il ressentait au plus profond de lui. Il était et il est resté jusqu'à sa dernière seconde un révolutionnaire exemplaire qui croyait, sans réserve, au leadership du Général. Un homme qui avait de grandes possibilités. C'était un homme pourvu de grandes qualités et quand celles-ci restaient inemployées, il pouvait prendre la parole et dire, parfois, les choses les plus gratuites ; il était capable de parler par l'intermédiaire de la voix d'autres gens. »

Ailleurs un peu plus bas :

« Les révolutionnaires ont des ennemis à l'intérieur des rangs dans lesquels ils sont recrutés aussi bien qu'à l'extérieur. Soyaan en avait beaucoup de ceux-ci. Il avait horreur d'être mal interprété et d'être mal compris. Il

haïssait le faux en l'homme. Et il le combattait le plus durement qu'il pouvait.

En ce qui concerne ses dernières paroles, j'étais à son chevet quand il les a dites, quand il a prononcé ces paroles pleines de sagesse. J'étais là. « LE TRAVAIL C'EST L'HONNEUR ET IL N'Y A D'AUTRE GÉNÉRAL QUE LE GÉNÉRAL ». Voilà ses dernières paroles. Ma famille espère que ces paroles ne seront pas oubliées. Mon fils, ma fille, ma femme et moi espérons que notre Soyaan bien-aimé sera sauvé de l'oubli par ces paroles ; qu'un monument de souvenirs dorés portant ces mots sera construit en son honneur. »

Des mensonges inventés de toutes pièces. Mais comment Loyaan pourrait-il les corriger? Il consulta les autres pages du journal. Il était assis sur le chaume de la transpiration et du mépris de soi. Qu'allait-il dire à ses amis, à ceux de Soyaan? Aurait-il le courage d'affronter qui que ce soit? Avait-il le pouvoir de corriger cette déclaration que son père avait fait paraître dans les médias du Général ?

N. Farah, *Du lait aigre-doux*, op. cit., p. 126-127.

Loyaan et le Ministre s'évitaient des yeux. Puis une Etoile Polaire pour son regard errant: le globe. Keynaan. Soyaan et Loyaan enfants. Les Mémoires. Ce qu'avait dit ou n'avait pas dit Soyaan. L'autopsie. Si Beydaan avait ou non empoisonné la nourriture de Soyaan. Les articles de loi trouvés dans ses poches. Le morceau sur les bouffons et les parvenus. Margaritta. Soyaan en héros, sa célébration posthume et une rue nommée d'après lui. L'interview avec Keynaan. La fausse photographie dans le journal. Les discours. L'acte de condoléances. Le poème au dos de la photographie de Marco. Mulki en prison, Mulki sous la pression de la torture. L'offre de réengagé Keynaan dans le Service. Ibrahim et Ahmed-Wellie et leur mouvement clandestin jusque-là son nom. La scission en dans le mouvement. Soyaan et Ibrahim travaillant ensemble sur les Mémos. La visite à Beydaan. Les visites répétées du Ministre, le fait qu'on l'ait vu avec Keynaan...

- *Comment vas-tu, Loyaan ?*
- *Je vais bien, merci.*
- *Comment va tout le monde à la maison, mère, sœur ?*

- *Elles vont bien, merci.*
- *Comment vont les choses généralement ?*
- *Confusément.*
- *Et Beydaan, l'as-tu vu dernièrement.*
- *Je l'ai vu hier.*
- *Comment allait-elle ?*
- *Bien et pesamment.*
- *J'en suis heureux.*

N. Farah, *Du lait aigre-doux*, op. cit., p. 219.

Sésame, fermes-toi

Sésame, ferme-toi vient clore cette trilogie directement dédiée cette dictature africaine de l'ère Siad Barre. Et Nuruddin Farah termine cette série romanesque avec *Deeriye*, un vieil homme asthmatique se préparant à mourir. Ce personnage est né en 1912 et âgé ainsi de soixante-dix ans, il livre dans ce roman son dernier combat, après une vie de nationaliste chevronné l'ayant conduit de fils de la lutte contre la colonisation italienne, à père d'un chef de réseau qui passe à l'action contre le dictateur. Ces luttes, il les a conduites sans jamais recourir à la violence.

Ce sont donc à travers les souvenirs de ce résistant nationaliste somalien en fin de vie que Nuruddin Farah se plait à retracer l'histoire d'un pays marquée par la répression et l'arbitraire du colonialisme d'hier à la dictature d'alors. La résistance pacifiste de Deeriye l'a conduit d'une prison à une autre. D'abord enfermé dans les geôles italiennes en 1934, puis emprisonné par les autorités onusiennes en 1945 et enfin par le régime de Siad Barre, le vieil homme dépeint son passé à travers le récit d'une saga familiale que Farah reconstitue tout au long du roman. Son fils, Mursal, né d'une union avec Nadiifa que lui permet sa libération lorsque le pays passa sous administration militaire britannique, sert ainsi de fil conducteur. Comme avec d'autres personnages des romans de Farah, là encore, Mursal le Somalien musulman avait épousé une Occidentale, Natacha, juive new-yorkaise.

Du reste, le père Mursal apprend à lire et écrire, en italien mais en arabe, s'entichant des poèmes du célèbre chef religieux et politique anticolonial, Sayyid Muhammad Abdullah Hassan à la tête de la confrérie Salahyya et décédé en 1920. Signalons d'ailleurs ici que Nuruddin Farah est, à travers sa filiation paternelle, un proche parent de cette figure politique majeure de l'Afrique, qu'il considère aussi être « le meilleur poète en Somalie, leur Shakespeare, leur Molière [pour la

littérature], leur Garibaldi ou leur Bismarck [pour le nationalisme] »⁽¹⁾.

Deeriye se met donc à lire aussi bien le Coran que Mussolini. Pieux, il s'attache aux prières quotidiennes, offrant à Nuruddin Farah l'occasion de témoigner de son attachement à la tradition musulmane à laquelle l'auteur n'impute pas tout le drame de son pays qui sombrât dans la dictature.

Mais un parent prend parti, se dit-il. Et c'était ce qu'il ne voulait pas faire.

- *Et pourquoi devrait-il faire confiance à qui que ce soit ? demande a-t-il enfin.*
- *Je ne parle pas des autres, père. Je parle de toi et de moi. Pourquoi ne devrait-il pas avoir confiance en nous ? Pourquoi ne pas nous le dire, si quelque chose le préoccupe, si quelque chose l'inquiète ? Peut-être que nous pouvons l'aider. Qui sait ! Quand le torrent des paroles de Zeinab, ce fut tari, Deeriye poursuivit, faisant précisément ce qu'il avait eu l'intention d'éviter : prendre parti.*

(1) INA, « Interview de N. Farah », *op. cit.*

— *Un secret politique est quelque chose d'écrasant et tout bien réfléchi, je n'aurais pas voulu être chargé des secrets de Mursal, de Mahad ou de Mukhtaar, et toi non plus tu ne le voudrais pas si tu savais combien les secrets politiques sont lourds. Et tu es sans cesse à te demander à quel moment quelque chose d'effroyable pourrait arriver à ce dont tu partages les conspirations. Je pense que c'est un signe de maturité de la part de Mahad, Mukhtaar et Mursal et Djibril s'ils peuvent travailler en parfaite ignorance des motifs et des actions des uns et des autres, même si j'espère qu'ils travaillent en vue d'un objectif commun; je regrette d'avoir essayé d'insister pour qu'ils me disent quelque chose. Je suis heureux qu'il ait décidé de ne pas le faire. Donc, s'il te plaît ne posons pas de questions.*

— *Et s'il lui arrive quelque chose ?*

Le visage de Mursal arbora l'éclat d'un rictus triomphal, et il dit sarcastiquement :

— *Qu'est-ce qui va m'arriver, d'après toi ?*

- *Tu risques d'être touché dans tout ça.*
- *Touché? Qu'est-ce que tu veux dire, touché ?*
- *Tué. Tu nous dis simplement, à moi et à Deeriye, si tu es complice de ces attentats, et nous en discuterons. Il se peut que nous nous joignons à vous, on ne sait jamais. Et qu'en est-il de Natacha, cette pauvre épouse étrangère que tu laisseras veuve, que va-t-elle devenir ? Est-ce qu'elle pourra vivre en Somalie, une fois que tu seras mort ou en prison ?*

Pendant un long moment, le nom de Natacha leur pesant lourdement sur la conscience; puis:

- *Je ne suis pas un enfant, Zeinab. Je connais mes responsabilités.*
- *Et moi non plus, je n'en suis pas un. Mon mari est mort au service d'une cause nationaliste. Pas une larme n'a coulé.*
- *Qu'est-ce que tu crois que je suis en train de faire ? De me promener par un bel après-midi ensoleillé? lui rétorqua Mursal.*

Il était temps de donner un nouveau coup de sifflet ; mais aimable ; métaphysique ; quelque

chose qui ne trahirait pas de quel côté il se tenait; quelque chose de sage. Vite, réfléchis, pense à Deeriye. Il dit :

- *On creuse des tombes avant que les morts ni soit ensevelis. Il y a des précautions que les vivants doivent prendre. Le fossoyeur. Sait il a qui vont servir les tombes qu'il creuse. Ce qui me fait penser : la pire malédiction sur la tête de tous Somali n'est-elle pas la suivante: puisse ta tombe n'être jamais creusée! Je suis convaincu que la réticence de Mursal à ce sujet est justifiée ; je suis convaincu aussi que les inquiétudes de Zeinab sont justifiées alors, je vous en prie.*

N. Farah, Sésame, ferme-toi, op.cit., p. 168.

Rude journée devant nous, dit Zeinab d'une voix légèrement désinvolte.

- *Rude, non qu'il soit difficile d'en sortir triomphalement oui, dit-il, mes amis sont mes amis, mes idées politiques sont les miennes. Je ne vais pas laisser le clan ou un groupe auto désigné du clan dictait ce que je fais.*

- *C'est la deuxième fois dans ta vie que l'autorité gouvernementale du pays t'adresse un ultimatum et, ce qui doit être une plaisanterie de l'histoire pour la même raison : livrez-nous « un assassin » (en 1934, le père de Mahad ; maintenant Mahad lui-même); reniez toutes les allégeances nationalistes; dissociez-vous d'un de vos amis, que cette autorité désire punir; et adoptez une position de neutralité. Pas de neutralité en politique, il n'existe pas de pareille chose.*
- *Alors quoi ?*
- *Les compromis. En politique, il n'y a pas de neutralité.*
- *D'accord. Compris.*

Les yeux de Deeriye trouvèrent leur éclat. Il voyait que Zeinab avait envie de dire quelque chose :

- *Continue.*
- *L'expédition punitive que les Italiens ont envoyé contre le clan dont tu étais le sultan a fait périr des centaines et des centaines de têtes de bétail, et dans la foulée, créée une famille que tu n'as pas eu à affronter toi-même, vu qu'on t'a mis*

en prison, ça c'était en 1934. Le coupable que les Italiens recherchaient était le père de Mahad. Mahad était alors dans le ventre de sa mère. Tu croyais, comme le faisait ton propre père et celui de Rooble, en une fraternité des somalies une fraternité de sayyidisme, une fraternité qui n'était définie que dans ta tête.

- *Ce qui n'est pas tout à fait vrai. Mais enfin continue.*
- *Ceci, c'est en 1981. Et Mahad, le fils de l'homme que les Italiens recherchaient, est la question brûlante : il est à l'origine de ce feu qui se propageait et qui s'est jusqu'ici emparé de Mukhtaar et le rôti vivant ; les flammes de son feu ont aussi cerné Rooble ; un feu affamé, et qui, comme l'enfer de la Géhenne, a besoin de toujours plus de personnes pour l'entretenir; comme un trou qui s'agrandit de tout ce qu'on a en retire. La seule différence, s'il y a une différence, c'est qu'en 1934 l'ennemi est le pouvoir créateur de famine était colonial et étranger; et maintenant il est néocolonial et local. N'as-tu pas appris ta leçon ? Ce*

qui me rappelle quelque chose que tu disais toujours: que l'histoire qui vaut la peine d'être étudiée est faite de résistance, pas de capitulation ; et que tous les grands hommes - Shaka Zulu, Atatürk, Nkrumah, Cabral, Garibaldi, Lénine, Cabdunnaasir, Gandhi, le Sayyid - ont une chose en commun : la force qui a façonné leur vie et a été la résistance.

- *Pas si vite, s'il te plaît !*
- *Oui, père.*
- *Entre les gouvernements nationaux et coloniaux, il y a une différence majeure : d'un côté, l'ennemi va de soi, les priorités de la nation sont claires ; de l'autre, avec les gouvernements nationaux, les choses deviennent troubles, les priorités sont enchevêtrées. L'ennemi est à l'intérieur : une tumeur cancéreuse. On en meurt petit à petit; exsangue, pâle et non regretté.*

Elle parut n'être pas d'accord, mais elle dit :

- *C'est vrai. Mais laisse-moi continuer : ce ne sont pas des têtes de bétail qui vont tomber cette fois-ci, mais celle de gens -*

d'après ce que semble impliquer l'ultimatum du Général. Et le Général parle sérieusement. Inutile de créer des pénuries d'eau artificielles, puisque la famine naturelle réclame chaque jour des vies et qu'il y a une guerre nationaliste en Ogaden. Ce sont des têtes humaines qui vont tomber: c'est ce que l'ultimatum du Général dit dans son terrifiant langage d'horreur. « Vous restez en dehors de tout ça, dit-il, toi et ton fils... »

- *« ...pour qu'ainsi je puisse isoler et identifier séparément chacun d'entre vous, vous traquer et vous tuer», interrompt Deeriye. Oui. De cette façon il peut identifier cette résistance contre son régime tyrannique comme ayant à l'origine une source clanique. Alors que si Mukhtaar, Jibril, Mursal et moi-même nous sommes membres d'un même mouvement, si on peut l'appeler comme ça, et si par hypothèse Rooble et Mahad en font également partie, dans ce cas le Général se trouve confronté à un groupe nationaliste et non pas clanique.*

N. Farah, *Sésame, ferme-toi*, op.cit., p. 219-220.

- *Ce que tu peux être glaciale !*
- *Brûlant. C'est la peur qui induit le froid. J'ai cessé d'avoir peur. Oui. Cessé d'avoir peur. Je serais capable de tuer. Si j'avais un fusil, un revolver, n'importe quelle arme. Je pourrais tuer pour soutenir la cause, non de mon fils, mais de la justice.*

Il savourait les silences qui les séparaient, et qui leur rendaient possible à tous deux de trouver la place où leurs pensées étaient les plus faibles, afin de les polir, de les renforcer, de les ériger en pleine vue : comme le buste d'un héros mort ! Mais Mursal était-il un héros? Il était certainement différent du héros fabriqué sur commande, un héros qui était mort sous le nom de Soyaan - sans qu'aucune rue n'ai reçu son nom, après tout ce battage, après toute cette publicité. Et s'il mourait privé de cérémonie funèbre et d'enterrement comme Mukhtaar et Jibriil Mohamed-Somali? Ou s'il était fait prisonnier comme Mahad, un kamikaze qui avait échoué? Samawade, Cantar, Sheherezade, Atatürk, Jamaal et Shaka avaient été nommés ainsi, consacrés par là même, de

manière à leur faire reprendre la lutte que d'autres avaient entreprise, et Mursal n'était là que pour éviter que les flammes ne s'éteignent, pour préserver les braises sous un lit de cendres, en sorte qu'à l'âge de prendre eux-mêmes les choses en main, ils trouveraient le feu enfoui dans le sol ; et comme un de ces appareils photo instantanés déjà réglés, clic ! en pressant un bouton, la photographie exposée se déroulerait : un portrait de famille sur un arrière-plan vigoureux, grands-pères et pères et oncles dévoués à une lutte, amen ! la libération de l'Afrique.

N. Farah, *Sésame, ferme-toi*, op.cit., p. 287.

La justice en destin

Hier, demain

Pour illustrer ce thème dans l'œuvre de Nuruddin Farah, il nous a semblé décisif de sortir de la fiction, pour recourir à cet essai qui constitue une sorte de biographie où le romancier raconte sa rencontre avec des femmes et des hommes qui comme lui sont issus de la diaspora somalienne. Son expérience et son expertise diasporique sont particulièrement riches, tant

on sait que Farah vécut dans maints pays. Il y rencontra des personnalités mais aussi des anonymes, des exilés ou des réfugiés. De New-York à Mogadiscio, de Londres au Cap en Afrique du Sud, de Berlin à Nairobi ou encore de Banjul à la Scandinavie, les rencontres de Farah avec ses compatriotes à travers le monde lui permettent dans cet ouvrage d'interroger le sentiment de (in)justice qui ont dessiné le destin diasporique qu'ont en commun tous ces Somalien-ne-s.

Partant du Kenya, le premier pays où sa famille s'exile, il y fait l'expérience du racisme ordinaire que les Africains eux-mêmes peuvent porter à l'attention des Somaliens. Farah s'en prend aussi à l'inhumanité des politiques d'asile en Europe ou encore au cynisme des organisations internationales en charge des réfugiés. Il ne ménage pas non plus les Somaliens de la diaspora, les hommes plus particulièrement dont il dénonce la paresse profiteuse autant de l'assistantat social dont ils bénéficient en Europe que du labeur de leurs femmes qui, elles, s'échinent à gagner dignement leur vie dans des emplois parfois aussi pénibles qu'avilissants.

Il n'épargne en effet jamais ces compatriotes africains, bien au contraire, l'amour qui leur porte rend d'autant amère la déception que cause leur attitude irresponsable. Ainsi écrira-t-il ceci en 1993, à l'occasion

du « spectacle » offert au monde par l'intervention des Marines américains dans son pays natal : « Je n'ai pas renoncé à dénoncer l'Afrique pour avoir observé ce spectacle avec une indifférence au-delà de l'imaginable, alors que les Somali[s] se détruisaient entre eux, alors que le pays s'effondrait et semblait dans une anarchie absolue de la pire forme qui soit. Je vous épargnerai mon indignation devant les Arabes, les Musulmans et les ligues non alignées dont la Somalie est membre. Ils ne méritent pas que je m'attarde sur eux. Il est pourtant honteux, cependant que ce soit aux États-Unis qu'ait échoué le rôle de leader par l'envoi de ces marines et que ce soient les Français et les Canadiens qui aient dû apporter leur contribution en allant au secours de ceux qui n'étaient pas secourus jusqu'ici. Honte à toi, Afrique; honte au Secrétaire Général de l'Organisation pour l'Unité africaine; honte à vous chefs d'État. Et je parle en panafricaniste ! »⁽¹⁾.

Parfois révolté mais toujours indigné de ces injustices que subit ou produit la diaspora africaine en générale et somalienne en particulier dans cet essai, Nuruddin Farah y a collecté une série d'anecdotes et

(1) Nuruddin Farah, « Acclamer les Marines ? Si l'on veut » (traduction de J. Bardolph), *Politique Africaines*, « La Corne de l'Afrique – Magazine », n° 50, juin 1993, p. 123.

autres faits marquant de la condition d'exilé, au-delà du destin des Somaliens du monde. Écrit en 2000, l'essai offre certes un portrait incisif et incontournable à qui veut comprendre la Somalie des années 1990, mais il déroule une réflexion plus large sur l'expatriation forcée ou contrainte et sur la difficile évanescence de l'espoir d'un retour malgré l'accueil de quelque autre pays que ce soit.

Pour diverses raisons encore inexplicées, j'ai eu pour seule demeure, depuis un peu moins de vingt ans, un territoire aux contours imprécis, que j'ai l'habitude de nommer le pays de mon imagination. Je me décourage facilement quand je tente d'expliquer les raisons qui m'ont poussé à démêler l'écheveau de mes désirs et a inventé un pays, où pourquoi, au cours de cette vingtaine d'années, l'invention d'un pays imaginaire m'a paru nécessaire. Primo : durant ces années, il m'a fallu faire face à mes angoisses. Secundo : ça relèverait du miracle, à mon avis, de faire comprendre à d'autres - qui ont toujours vécu au même endroit, n'ont jamais quitté le lieu de leur naissance, bref, dont le lieu de résidence a toujours été aussi tangible que le dessin des frontières internationales sur une mappemonde - comment fonctionne

l'esprit du citoyen exilé. Peut-être aussi que j'ai du mal à m'expliquer parce que j'ai toujours considéré que les pays sont de simples hypothèses de travail, qui débouchent sur des concepts tels que la loyauté idéologique, l'allégeance envers la notion de nation : tout un peuple prête un serment éternel à un lieu de naissance qu'il choisit d'appeler son chez soi, un lieu dont le climat, la géographie et la végétation lui sont familiers. La seule alternative semble être de prêter serment d'allégeance auprès d'une idée tout aussi valable: une conjecture, une hypothèse utopique qui relève d'une aspiration personnelle - le désir ardent d'émigrer, que l'on n'y voit un moyen d'accroître ses revenus, d'asseoir le confort des siens, ou encore d'assurer sa propre sécurité... En passant d'une hypothèse à l'autre, on s'éloigne progressivement de soi-même et, dans l'entre-deux qui sépare la fuite du moment où l'on arrive à destination, un réfugié est né. Ce réfugié est le citoyen d'un pays trop informe pour avoir droit à un nom, mais ce pays-là est né des entrailles d'une espérance sublime; c'est un pays dont la langue encore inconnue est imprégnée de visions de l'avenir et de leur rhétorique.

Question : qu'advient-il d'une personne – et même d'un peuple – lorsque la première hypothèse, celle de la nation, n'est plus pertinente? Qu'il est tragique et empreint d'une douleur inexprimable, l'instant vous sentez que votre pays n'existe plus, ni comme idée ni comme réalité géographique ! Je me souviens du moment où la Somalie, mon pays d'origine, a cessé d'exister dans ma vision du monde, à l'instar d'un postulat que l'on a rejeté. A ce moment précis, j'ai éprouvé une double sensation d'aliénation et d'incrédulité, comme si un miroir s'était brisé. En fin de compte, je me demandais si, à la suite de ce qui s'était produit, je n'étais pas devenue un autre.

N. Farah, *Hier, Demain...*, op. cit., p. 101-102.

Il était dommage, lui dis-je, qu'il ne rentre pas au pays ; je le plaignais, car la nostalgie l'empêchait d'apprécier les effluves humides des tapis de feuilles automnaux, d'admirer l'éclat glacé des neiges hivernales, et de se sentir revigorer par l'énergie débordante d'un printemps généreux. Il me rétorqua : « Tu peux garder ta pitié et te plaindre toi-même. L'automne, l'hiver et le printemps, tu peux te

les garder. Je déteste qu'on me plaigne, car la pitié, pour moi, c'est comme les tornades pour les Européens, je ne connais pas. »

Sur ces mots, il me raccrocha au nez.

Lors de notre entrevue suivante, je lui demandais quel était son statut.

« En fonction des gens, un réfugié, ça peut être bien des choses. Mais, pour un Africain, être réfugié, c'est être victime des troubles que le continent a connu depuis les Indépendances, désespérance brûlante que le désespoir a anéantie, des siècles d'esclavage, des oppressions féodales, coloniales et postcoloniales. A chaque fin de siècle, les Africains doivent faire face à une nouvelle apocalypse. »

J'eus envie d'avoir une conversation féconde avec lui, et, pour parvenir à mes fins, je passais en revue les questions que j'allais lui poser, je fais le tour de mes préoccupations. Puis je l'interrogeais jusqu'à ce qu'il me réponde. Il était comme ça, il avait tendance à dégoïser. Contrairement à la plupart des autres somaliens, il ne vous faisait part d'aucune de ces souffrances, même furtivement. Il ne prenait pas non plus des mines affligées pour se

protéger. Mais l'odeur de l'affliction était bel et bien là, je la discernais sans mal. Je m'approchai, ses souffrances à lui sentait l'alcool. J'avais comparé jadis les somaliens à une toile d'araignée dont les fils translucides et pendants se reprennent toujours au moment de s'écraser. Ce n'était pas le cas. Je n'arrivais pas à percer sa carapace, je ne comprenais pas souffrance.

Je l'écoutais.

« Il n'y a rien de plus compliqué, me dit-il, que des êtres humains qui mènent une existence banale en temps de paix. Personne ne se donne la peine de célébrer la paix quand elle est là, la paix comme un voisin auquel nul ne prend garde. Mais voilà, je n'avais pas tellement remarqué les tornades, et je ne pensais absolument pas qu'elles me manqueraient à ce point. »

N. Farah, *Hier, Demain...*, op. cit., p. 203-204.

J'avais bien vu que toutes les personnes qui attendaient avec moi n'avaient qu'un seul formulaire à remplir. Pourquoi me fallait-il à remplir trois? Quoi que je fusse désormais

convaincu de devoir attendre plus qu'à l'accoutumée, je fus stupéfait d'entendre monsieur M. Boehii, un fonctionnaire cultivé qui m'avait déjà vu lors de mes précédentes visites, lancer, à titre de conjecture, que le tout pourrait prendre plus de quatre semaines.

Sur le coup, j'eus envie d'annuler ce voyage. Toutefois, ma femme fut de bon conseil et me persuada que, comme j'étais un exilé somalien qui écrivait un livre sur les réfugiés somaliens, il me fallait avoir foi en ma mission. Elle sait se montrer plus pragmatique que moi dans ce type de circonstances, et elle me suggéra de ne pas tenir compte de ce genre d'insultes à ma fierté. Une fois ma recherche accomplie, le résultat de mes travaux serviraient l'intérêt général, celui de la Suisse et celui de la Somalie, et c'était là, me rappela-t-elle, un idéal précieux. Elle me remit en mémoire un vœu que j'avais fait : j'avais promis de rester fidèle à mon idéal d'écrire sur la destinée de la nation somalienne, sans tenir compte des obstacles.

N. Farah, *Hier, Demain...*, op. cit., p. 221.

Dons

Nuruddin Farah avec cet ouvrage, le second roman de sa seconde trilogie. Il y prend prétexte du rude destin d'une Somalienne pour raconter celui de son pays et de son rapport aux dons, à l'injustice qui peut, tout à la fois et paradoxalement, vouloir réparer une injustice et en commettre une autre. Farah narre les péripéties d'une infirmière dans une maternité, Duniya qui eut elle-même trois enfants, deux fois mariée, avant de pouvoir enfin connaître une histoire d'amour pour ses trente-cinq ans. Mariée [de force] très jeune à Zubair, un vieil aveugle qui lui a donné des jumeaux, Duniya se retrouva veuve deux ans plus tard. Elle se sépare de son second mari, Taariq, un journaliste alcoolique. Elle habite avec son fils Mataan et sa fille Nasiiba alors âgés de dix-sept ans. Celle-ci récupère un bébé « dans une poubelle » et le ramène à la maison, ce qui provoque le rapprochement de Duniya et Bosaaso un veuf aisé qu'elle commence à fréquenter. Shiriye, le demi-frère de Duniya, un militaire, répugne l'idée d'élever un « bâtard » et s'offusque de cette situation. Le bébé meure milieu du roman, mais Duniya et Bosaaso continuent de se voir sans que cette romance ne soit pourtant le cœur du récit.

Farah décrit une Somalie dans le dénuement, ravagée

par la sécheresse, et qui se rend dépendante de l'aide étrangère. Celle-ci est évoquée, venant d'organisations internationales, ou de l'Europe. Une aide que Farah critique avec une intelligence politique aiguisée à plusieurs endroits du roman. Le journaliste Taariq estime que « les dons alimentaires venant de l'étranger sabotent aussi la capacité de l'Africain à survivre avec dignité » et réclame la fin de l'aide étrangère pour que les peuples africains se responsabilisent. « Si les gouvernements étrangers cessaient de venir en aide aux dictateurs africains par leurs dons alimentaires, alors leurs peuples se dresseraient contre eux ». Le personnage d'Ingrid, une coopérante danoise, s'interroge : « Pourquoi demander de l'aide si vous n'avez pas envie d'en recevoir ? » Farah interroge ainsi les usages du don, de part et d'autre de la relation qu'elle établit. Il se saisit du *qaaran*, une tradition somalienne qui consiste à faire passer un chapeau pour faire une quête où les donateurs taisent les sommes données de sorte que le bénéficiaire ne sait pas qui lui a donné quoi. Le don est ainsi collectif et anonyme, tout comme le devient ensuite la reconnaissance qui ne peut plus servir à un inique assujettissement qu'une redevabilité abusive ne manque pas de "donner".

*C'est alors que Duniya vit dans le rétroviseur
la tête de cet homme à côté de la sienne,
comme si tous deux avaient attendu toute leur*

vie cet instant où leurs visages devaient partager cet espace, scellés dans un destin commun. Il avait un large sourire, un menton ferme, la peau raser aussi lisse qu'une toile cirée, un regard amusé et amical. Elle ressentit une impression tout à fait étrange, l'impression de sombrer comme si la terre se dérobaît sous elle. Elle décida de ne pas rester avec lui une minute de plus. Et au même moment se confirmait dans son esprit le soupçon qu'elle avait déjà vu cet homme, qu'elle connaissait son nom.

- *« Pourquoi vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas, Bosaaso ? lui demanda-t-elle.*
- *J'ai bien peur de ne pas comprendre un mot de ce que vous dites, répondit-il.*
- *Cela vous est facile à vous les hommes de vous déguiser dès que vous ne disposez plus de vos masques naturels. Vous, les hommes...» elle ne tente pas d'achever sa phrase, comme si le mot même décrivait une espèce pour laquelle elle n'avait que dédain.*

N. Farah, *Dons*, op. cit., p. 13.

Yussur écoutait, faisant « non » de la tête, le poil hérissé, chaque fois qu'Ingrid faisait une remarque condescendante sur les Africains. Bosaaso trouvait l'ensemble des généralisations de la Danoise particulièrement éclairants ; mais quand elle en venait à des exemples précis, tout son appareil logique commençait à se désagréger.

A un moment donné, Ingrid avait dit : « ce service en porcelaine, par exemple, a survécu pendant presque dix ans entre les mains soigneuses européens qui savaient apprécier un tel trésor. » Puis, ajoutant une note de déception à sa remarque, Ingrid avait ajouté : « cela me rend triste de savoir que vous, Yussur, allez peut-être vous comporter comme ces Africains à qui il manque quelque chose pour pouvoir apprécier les dons technologiques et culturels qui leur sont faits. » Et elle sourit à Bosaaso dont la joue avait été la cible d'une boule volante de salive.

Yussur avait caressé légèrement son corps enceint, comme pour lui offrir une petite tape encourageante. Se tournant vers Ingrid, et ne témoignant apparemment aucun ressentiment devant ses remarques péjoratives sur les Africains,

mais au contraire, les acceptant sans broncher, Yussur avait demandé : « donc cette vaisselle que vous avez vendu à mon mari et à moi pour presque rien est pratiquement un cadeau. ?

- Pratiquement un cadeau, oui.*
- Dites-moi, Ingrid, continua Yussur, si vous vendez vos cadeaux en dollars américains, qui en monnaie locale valent plus que le salaire d'un fonctionnaire en fin de carrière, comment donc allez-vous pouvoir appeler les dons que les organisations gouvernementales ou non gouvernementales font à mon gouvernement et à son peuple affamé, receveurs d'aumône ?*
- Nous appelons cela de « l'aide ». Cela peut prendre la forme de nourriture d'urgence ou d'assistance technique ou de crédit à rembourser plus tard, ou de prêt à long terme. Il y a des appellations différentes, selon la situation spécifique. Ingrid continuait, imperturbable.*
- Nous recevons, dit Yussur, très clairement, vous donnez.*
- De façon générale, oui. C'est bien cela.*
- Pourquoi donner, Ingrid ? »*

Ingrid se tut, interloquée, et Yussur lui demanda : « Quel intérêt votre peuple a-t-il à donner à mon peuple ?

— C'est que nous avons des choses dont vous les Africains avez besoin. »

Yussur dit : « Mais c'est ridicule. »

Ce fut autour d'Ingrid de se sentir offensée. Qu'y a-t-il de ridicule dans ce que je viens de dire?

— Vous n'allez certainement pas donner un objet auquel vous tenez simplement parce que quelqu'un ne l'a pas ou en a besoin?»

Silence. Yussur chercha le regard de Bosaaso et reçut en réponse un hochement de tête approbateur. Mais Ingrid n'entendait pas en rester là : « Venir en aide, c'est venir en aide, plus ou moins bien, même s'il y a des contreparties et quels que soient les termes de cette démarche. Il y a ce que vous dites, et il y a ce dont vous avez besoin, vous les Africains, j'en ai assez d'écouter toutes ces bêtises. Pourquoi demander de l'aide si vous n'avez pas envie d'en recevoir ? Les grands titres de vos journaux sont pleins des appels à l'aide de votre gouvernement, qui demandent encore

plus d'aides, encore plus de prêts. Ça n'a pas de sens. »

Yussur sentait ses jambes s'engourdir. Pour y faire revenir la circulation, elle se leva et se mit à marcher de long en large tout en parlant.

« Mon mari m'a dit tout récemment que les États-Unis, le pays le plus riche du monde, avait donné entre 1953 et 1971 une soi-disant aide économique d'une valeur de 90 millions de dollars à la Somalie, l'un des pays les plus pauvres du monde. Plus de soixante millions de cette action de soi-disant devaient aller au financement de projet de développement, comprenant la formation des maîtres et un système d'adduction d'eau pour la cité de Mogadiscio. Mais savez-vous que presque 20 millions de dollars consistaient en des produits alimentaires produits aux USA par les fermiers américains, produits qui nous sont donnés dans des sacs sur lesquels sont écrit les mots DONS DES USA A LA REPUBLIQUE DE SOMALIE ? Et, bien sûr, il nous faut déduire de cela les salaires des Américains qui travaillent ici et vivent comme des seniors dans un luxe qu'ils ne trouveraient jamais chez eux. Pourquoi devons-nous accepter une situation aussi absurde qu'intolérable ?

- *Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, répliqua Ingrid, haussant les épaules.*
- *A qui dois-je le demander ?*
- *A vous-même. »*

Bosaaso avait hoché la tête d'un air pensif, gardant le silence.

Yussur continua, changeant de ton. « L'autre jour je rappellerai à Bosaaso un proverbe somali: « qeebiyaa qada ». Peux-tu le traduire en anglais pour Ingrid? » Les deux femmes se tournèrent vers lui.

Il avait réfléchi un instant, puis avait dit: « Je pourrais le traduire à peu près comme ceci: celui qui distribue ce que le sort lui offre ne reçoit pas une grande part pour lui-même.» Souriant, il se dit que ceci était jusque-là sa seule contribution à la conversation.

Yussur dit: «Ce que j'essaye de dire, ma chère Ingrid, c'est que la langue d'un peuple résulte de son attitude envers le monde où il se trouve. Maintenant, est-ce que vous pouvez comprendre comme cela m'irrite de vous entendre dire de ce service que nous avons payé dix dollars américains que c'est un cadeau ?

— *Vous avez droit à votre opinion et moi à la mienne* », répondit Ingrid.

N. Farah, *Dons*, *op. cit.*, p. 75-78.

Le féminisme en bandoulière

L'œuvre littéraire de Farah s'est notamment illustrée pour son investissement de la condition féminine, pour ne pas dire de la cause féminine. En effet, Farah a très tôt mobilisé la figure féminine dans ses écrits particulièrement engagés en faveur des droits des femmes. Le féminisme de sa seconde épouse n'y est pour rien, il a lui-même embrassé ce combat très tôt, dès son tout premier roman, *From a Crooked Rib (Née de la côte d'Adam)*, en 1970. Il y dresse le portrait d'une femme rejetée par la société patriarcale somalienne.

Les voix féminines sont toujours essentielles dans l'œuvre de Nuruddin Farah, au point même que les éditeurs de son premier roman crurent que l'auteur était réellement, comme la narratrice, une jeune paysanne. De fait, Nuruddin Farah s'est souvent montré très inventif dans son approche des thèmes couramment abordés par les théoriciens des *Gender Studies*, allant jusqu'à critiquer, dans *Maps*, les dérives phallocentriques du nationalisme à travers la métaphore de la menstruation masculine.

Née de la côte d'Adam

Il s'agit là d'une nouvelle, la première publication de Nuruddin Farah paru en 1970, un an après le coup d'État du Général Siad Barre qui règnera jusqu'en 1991. Ebla, une jeune paysanne décide de quitter sa famille pour échapper au vieillard auquel son grand-père l'a vendue comme épouse. La villageoise arrive donc en ville et y découvre une toute autre vie, difficile à comprendre, qu'elle se force de traverser sans trop s'y blesser. Elle tombe amoureuse d'un homme qui décide de la vendre à nouveau. Et la voilà en fuite une seconde fois. Mais elle finit par se marier avec un homme dont l'absence ordinaire finit par la pousser dans les bras d'un deuxième homme. Farah rit ainsi de l'adultère des hommes à travers celui d'une femme.

Au seuil de l'indépendance de son pays, la jeune somalienne s'évertuera de faire démentir une société croyant que le destin de la femme est de se courber, telle la côte originelle. Le personnage passe ainsi de la ruralité à l'urbanité, un peu comme elle passe de la féminité à la masculinité, se conduisant parfois comme la plupart des hommes, devenant polygame. Mais la vie d'opportunité et de liberté relative qu'Ebla s'est donnée à vivre à Mogadiscio, la conduit aussi à redécouvrir ce que signifie être femme. N. Farah fait

dire à Ebla sa subjectivation existentielle à travers ces mots : « Dorénavant, je serai moi-même, je m'appartiendrai à moi-même et mes actions m'appartiendront. Et moi, à mon tour, je leur appartiendrai ».

Ebla pensa que peut-être ce mode de vie, à passer d'une main à l'autre, prendrait fin un jour. Elle ne regrettait jamais ce qu'elle avait fait. La suggestion d'épouser Tiffô venait d'Asha, celle d'épouser Awill était venue de la veuve, celle de se fiancer au vieil homme à la campagne (elle avait oublié jusqu'à son nom maintenant) était venue de son grand-père. C'était toujours les suggestions d'autrui qu'elle acceptait ou rejetait. On est nourri de suggestions toute sa vie, à commencer du moment où on vient au monde. « Fait ceci, fait cela. Ne fait pas ceci, ne fait pas cela », c'est la vie. Mais c'est une vie qui a été empoisonnée, on a été nourri de ce breuvage comme d'une drogue. C'est la drogue qui nous fait vivre, la drogue que nous mangeons et buvons mais est-ce que nous en avons conscience?

N. Farah, Née de la côte d'Adam, op. cit., p. 177.

Sardines

Les femmes sont au premier plan de ce roman situé en Somali, et avec lequel Nuruddin Farah s'évertue de dénoncer la dure condition des femmes dans son pays. À travers les héroïnes, ce sont les rapports familiaux, le poids du religieux et le fonctionnement de la société somalienne que Nuruddin Farah donne à comprendre. Son personnage principale, Medina, est une jeune mère de famille vivant à Mogadiscio, "moderne" et instruite à travers des études universitaires. Ancienne journaliste, polyglotte, elle traduit des livres étrangers en Somalien. Sans s'opposer activement à la dictature en place dans son pays, elle ne supporte pas le régime politique et finit même par divorcer de son mari Samater lorsque celui-ci est nommé ci-ce-ministre par le Général.

Medina quitte sa propre maison avec sa fille Ubx, laissant le champ libre à Idil sa belle-mère, qui lui a toujours reproché sa trop grande liberté d'esprit, et son non-respect des préceptes religieux, et qui nourrit secrètement le rêve de voir Samater épouser une femme beaucoup plus respectueuse des us et coutumes de la société... Une société dont Farah dit lui-même qu'elle permet la dictature parce qu'elle est dictatoriale

dans la famille et dans le clan, et que cette dictature commence par le traitement et le sort réservé aux femmes.

- *Je me souviens de quelque chose que disait mon grand-père: «Une femme comme tous les êtres inférieurs, doit être laissée dans le doute, ne doit pas être pourvu de raisons de croire qu'elle est certaine de quoi que ce soit.»*
- *C'est vrai. Les enfants doivent être laissés dans le doute. Ils ne doivent jamais te voir dans tes moments de faiblesse. Un enfant et un être inférieur de ce point de vue. Quant à la main à moitié levée dont l'enfant n'est pas sûr...*
- *Mais c'est précisément le même concept que celui du Général. Les masses doivent être laissées dans le doute. Les masses sont inférieurs, elles ne peuvent en aucun cas comprendre comment fonctionne un gouvernement, ils ne peuvent évaluer ceci ou cela. Personne n'est sûr de ce qui va arriver ; personne ne sait qui va frapper à sa porte ; personne ne doit être en position de savoir à l'avance ce qui va se*

produire. C'est la même chose plongée dans le sucre idéologique de l'opportunisme politique. Tu ne peux donc pas comprendre quelque chose d'aussi simple que ça?

N. Farah, *Sardines*, op. cit., p. 177.

Chapitre 3

De quelques extraits

Les extraits choisis sont présentés dans l'ordre chronologique d'écriture de ces ouvrages, espérant ainsi permettre au lecteur d'apprécier à travers eux, l'évolution littéraire de l'œuvre farahienne.

N. Farah, *Du lait aigre-doux*, Genève, Editions Zoé, 1994, p. 79.

Les yeux grands ouverts par l'insomnie, il se tenait derrière la fenêtre. Une immensité d'étoiles, une ampleur d'obscurité, et pas de lune : la nuit. Pouvait-il fermer les portes de la nuit, et partant, ses yeux et dormir ? Il prit diverses routes possibles mais aboutit à un cul-de-sac comme auparavant. Des questions et des questions. Des «pourquoi?» et pas de «c'est pourquoi». Qu'avait-il mangé Soyaan chez Beydan pour avoir provoqué un tel désordre dans son organisme, pour avoir ébranlé ainsi sa constitution. Une autopsie aurait-elle fourni une réponse à toutes ces questions? Pourquoi le Ministre à la Présidence avait-il inventé cette histoire à propos des dernières paroles de Soyaan ? Pourquoi « Le

travail c'est l'honneur»? Quelqu'un d'autre avait-il écrit les Mémoires avec lui? Quel est le rôle joué dans toute cette affaire par l'homme que Beydan a vu? Pourquoi Ahmed-Wellie avait-il choisi de lui raconter ces histoires? Pourquoi ?

**N. Farah, *Du lait aigre-doux*, Genève,
Editions Zoé, 1994, p. 227-229.**

Le Ministre frottait ses mains l'une contre l'autre, le Ministre croisait et décroisait ses jambes. Ce fut Loyaan qui dit :

- Si nous revenions au début, Monsieur le Ministre, si nous partions de là où toute l'affaire a commencé, Monsieur le Ministre...
- Oui ?
- Ibrahim. Mulki. Les Mémoires.
- Je ne comprends pas ce qu'Ibrahim et Mulki ont à voir avec les Mémoires.
- Est-ce que tu les connais ?
- Je sais qui est Ibrahim, mais je n'ai jamais entendu parler d'elle
- Jamais ?
- D'elle, jamais.

- Tu n’as jamais entendu parler d’une certaine Mulki, une secrétaire/dactylo emmenée un jour à l’aube pour interrogatoire par la Sécurité, puis torturée et forcée à avouer ? Est-ce que tu veux dire que tu n’as jamais entendu parler de la personne qui t’a dit qu’elle avait tapé le Mémoire de Soyaan intitulé l’Oreille de Denys ? Jamais ?
- Jamais.
- Non sans perversité, Loyaan s’amusait maintenant, il riait intérieurement, et l’orgueil qu’il ressentait faisait briller plus vivement ses yeux. Il était convaincu qu’il verrait, avant de quitter le bureau, le Ministre disparaître tout simplement - comme une bougie allumée dressée contre l’obscurité, versant de grasses larmes de lumière – disparaître, exactement ainsi. Il se prenait pour le tortionnaire, pour le pervers qui détient le pouvoir d’introduire l’aiguille entre la chair du pouce et l’ongle, qui l’a fait pénétrer en la vrillant plus fort, plus profondément, de plus en plus loin, jusqu’à ce qu’elle tire du sang, non pas du sang innocent, mais juste du sang, du sang rouge.

Poursuis ton forage, plus fort, plus profonds, rends-le plus pénible, plus douloureux, fais que le pleure de l’âme souffrante se fasse hurlement du torturé.

- Et tu n’as pas entendu parler d’Ibrahim, surnommé Siciliano ?

Le téléphone les fit se retourner tous deux. Il épuisa, comme avant, sa provision de sonneries. Puis :

- Je n’arrive toujours pas à voir ce qu’ils ont à faire avec les Mémoires, avec Soyaan, avec moi ou toi ?
- Loyaan se sentit défié comme un tortionnaire qui n’arrive pas à obtenir la confession du torturé malgré le énième percement de l’aiguille. Change de méthode. Pense à quelque chose qui marcherait avec lui. Tords ses testicules, enlève-les à coups de scie, humilie-le. Mentionne des noms, lâche-les et avant qu’il ait pensé à les ramasser, change de sujet, de méthode, de style.
- Tu connais Margaritta ?
- Margaritta ?
- Oui, Margaritta.

Mise au point. Pincés. Bistouri ici. Voit son masque qui tombe. Regarde-le respirer maladivement, regarde-le inhaler exhaler plus fréquemment, plus rapidement et de façon désordonnée. Regarde-le croiser et décroiser et ses jambes, se frotter les mains. Le Ministre ouvrit

alors une boîte devant lui. Il en tira un cigare. Il en déchira le polyéthylène avec la même cruauté qu'un violeur mettrait à déflorer une vierge. Mais il prit son temps quand il huma la douceur de son parfum avant de le mettre dans sa bouche. Dur à cuire. Rien de tout ça n'avait marché avec lui. Non ?

— J'ai pensé que ce n'était pas une conversation privée, dit-il.

— Ce n'est pas une conversation privée.

— Alors que vient faire Margaritta ?

Le plus dur à cuire que j'aie jamais vu, dur comme un noyau

— Ceux de la Sécurité ont forcé son coffre à la banque.

— Quand ?

— Pourquoi fais-tu semblant de ne rien savoir de tout ça, alors ?

— Je ne fais semblant de rien du tout. C'est vrai. Je ne sais rien là-dessus. Je n'ai jamais entendu parler de Mulki. Je ne sais rien de ce qui est arrivé à Ibrahim surnommé Siciliano. Et rien du coffre de Margaritta qui aurait été forcé.

N. Farah, *Sardines*, Genève, Éditions Zoé, 1995, p. 61.

Certains avaient survécu à ce terrible voyage à la découverte de soi en usant de pures manœuvres et de tact; certains n'avaient pas passé l'épreuve et s'étaient retrouvés malheureux et compromis ; d'autres avaient affronté la violence nue du pouvoir et ont été morts: Soyaan, bénie soit son âme ! Quant à Medina: «Le pouvoir du Général et moi nous sommes pareils à deux lézards engagés dans la danse de mort des varans; nous sommes deux duellistes dansant une tarentelle où ils défient leur propre destinée. Il est aussi agressif envers moi que je le suis envers lui. Il use d'un langage violent et je fais de même. Il me traite de «bourgeoise dilettante», de «réactionnaire»; je le traite de « fasciste et de dictateur ». Pourquoi ne m'a-t-il jamais mise en prison? Le Général est un primitif (pour employer un autre terme violent, agressif) quand il pense que les femmes ne valent pas la peine qu'on les prenne au sérieux, ce qui ne fait que prouver qu'il est arriéré et fasciste et, pire encore, un imbécile sans éducation ». Mais elle se persuade qu'elle devrait faire très attention, parce qu'elle était une de ceux qui avait survécu au traumatisme destructeur, attention à ce qu'elle disait, attention à qui elle le disait.

N. Farah, *Sardines*, Genève, Éditions Zoé, 1995, p. 93.

— Un. Deux. Trois.

Il convenait avec Medina que la politique du pouvoir en Somalie ne laissait pas de place pour des femmes et que, dans un système comme celui du Général, il n'y avait pas d'espoir pour elles. Les femmes devaient se battre pour leurs droits comme dans d'autres sociétés ; les femmes devaient informer le public désinformé sur des sujets aussi importants que l'infibulation féminine. Mais qu'est-ce qu'il faisait dans le cabinet ministériel d'un dictateur ? « Si je m'en vais, que crois-tu qu'il va se passer ? Avec qui crois-tu qu'il va me remplacer ? De temps à autre au moins il se peut que je le fasse changer d'avis à propos d'une chose ou d'une autre, de temps à autre. Je suppose que mon avis adoucit les dures intentions du régime militaire. Je crois que notre présence agit comme une force de contrôle, comme une bride. Est-ce là une révolution ? Non. Le régime du Général est un fac-similé de la gauche fasciste de n'importe où. Pour compléter le tableau, tu dois surimprimer le motif tribal sur la tapisserie de la politique africaine. »

— Trois. Un. Deux.

Il s'arrêta une minute et inspira profondément. Il soutenait son poids de ses bras tremblant d'épuisement, mais il était fatigué et faible dans les reins. Il se releva.

Il marcha quelque peu pour permettre au sang de circuler plus librement. Il combattait maintenant durement une pensée qui se démenait en lui comme une abeille retenue prisonnière sous une tasse. *Il faut reconnaître la vérité*, se dit-il finalement. *C'est nous, les intellectuels, qui sommes les traîtres ; nous des soi-disant intellectuels, nous sommes la porte d'entrée dans se servent les pouvoirs étrangers pour dominer, désigner, nommer et étiqueter ; nous les intellectuels, nous sommes ceux qui racontent des mensonges à notre peuple ; nous lui disons que nous ne pouvons pas faire cuire nos briques dans des fours domestiques dont le feu s'est éteint. Et quand le feu de l'enthousiasme a baissé, que faisons-nous ? Ce ne sont pas les fours à briques que nous remplaçons, mais les gens qui en ont la charge. Puis nous donnons des explications et racontons de plus en plus de mensonges. Nous sommes ceux qui maintiennent les dictateurs au pouvoir.*

**N. Farah, *Sésame, ferme-toi*, Paris,
Éditions Zoé, 2003, p. 122-123.**

Deeriye s'était demandé quelle tournure l'histoire de la Somalie aurait pu avoir prise Cesare Maria de Vecchi, *il Gran' Pacificatore*, n'avait pas trouvé la complaisance de ce traître pour servir son dessein : et

Mursal avait dit qu'il doutait fort, de même que Zeinab, que les nations européennes eussent fait la moindre histoire, pas même les gesticulations polies comme elles en avaient fait quand l'Abyssinie avait été envahie par l'Italie deux ans seulement avant la complète pacification de ces deux royaumes, si les sultanats avait fait appel à l'aide internationale. Et Deeriye avait ajouté :

- Dans presque tous les cas, celui qui est trahi est quelqu'un qui a une confiance absolue en celui qui le trahit. Les Somalies disent: « Ô Seigneur, protège-moi de mes amis, je peux me charger de mes propres ennemis. »

Pour finir, il avait évoqué la part de sa propre histoire qui impliquait un traître du nom de Hajj Omer, l'homme qui avait mis à profit la confiance innocente de Waris, âgé de huit ans, un petit garçon porteur d'un message d'une grande importance qui devait être remis de la part de la communauté de Deeriye à celle de Rooble, et dont dépendait la vie de centaines de gens et de têtes de bétail. Qu'est-ce qui fait que les traîtres trahissent ? Il avait posé la question et écouter Zeinab et Mursal s'étendre longuement sur la psychologie des traîtres et sur ce qui les poussait à se comporter comme ils le faisaient. Une trahison de la part de Mukhtaar

aurait rendu Deeriye d'autant plus triste qu'il savait que Mursal était d'une certaine manière associé au complot.

N. Farah, *Sésame, ferme-toi*, Paris, Éditions Zoé, 2003, p. 171.

- Chacun d'entre nous femme ou homme, adulte ou enfant, se raccroche à ce qu'il ou elle peut ; et s'y prend de telle ou telle manière. La route est solitaire, le voyage éprouvant et long, l'idéologie peu solide et mal définie. Mais nous ne sommes pas fous. On peut nous trouver mal organisés mais pas fou.
- En ne montrant pas la moindre considération : Natacha. Samawade. Ton père. Nous est-ce que tu t'en soucies ?
- Chacun de nous avance en solitaire jusqu'au bout vers une saine autonomie. Zeinab, faite d'autodéfinition ou d'autodestruction, et à l'écart de tout dépendance (tribale) familiale. Est-ce que nous sommes fou ? Nous exigeons le prix exact de la vengeance. Mais nous ne sommes pas fous. *Lex talionis ! Justice.*
- Est-ce que tu sais de quoi ça a l'air ? Ça a l'air d'être une manière très laborieuse de justifier la folie dans laquelle nous nous complaisons, le

genre de folie dont nous avons été témoin dans ce pays et dans bien des pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. Et tu sais comment je définis ça? Folie collective.

- Ça, c'est une belle expression, je te l'accorde.
- C'est ce que les dictatures sont où ce qu'elles créent. Une folie collective. Une euphorie collective.

N. Farah, *Territoires*, Paris, Le serpent à plumes, 1994, p. 85-86.

Il s'éloigna alors, convaincu que c'était tout ce qu'il lui restait à faire. Et il se remit à marcher. Au bout d'une demi-heure, il arriva à un fleuve qui battait furieusement contre ses berges. Très calme, il s'assit sous un arbre, se perdit en contemplation. Mets qu'attendait-il au juste ? Il ne le savait pas. Assis, il attendait ; assis, accablé sous le fardeau de la question thomiste sur le « moi » : il se disait qu'il savait bien à quoi servaient les fleuves - à irriguer les terres et à aider à faire pousser la nourriture sous forme de fruits, de légumes, etc.; mais à quoi servait l'existence de l'homme, ou à qui? A adorer Dieu? A étudier Dieu dans la nature? Pourquoi était-il né, lui? A la suite d'une association imprévisible liée à cette dernière

pensée, Askar se rappela l'histoire d'un homme qui douter de tout, qui contestait l'idée que « les miroirs eux-mêmes ne reflétaient pas l'identité réelle des choses et des gens. Cet homme était chauve mais il choisit de refuser de voir sa calvitie, bien que tous lui aient confirmé ce que lui renvoyait le miroir, ou plutôt ce que vous voyait ce miroir. Les gens disaient qu'il était fou, ils en discutaient entre eux : comment pouvait-on défendre l'idée que ce que l'on voit, ce que confirment les miroirs, n'était pas vrai ? Des mois plus tard, l'homme devint fou. Askar lui-même allait-il devenir fou à force de douter, de réfuter les opinions reçues ?

N. Farah, *Territoires*, Paris, Le serpent à plumes, 1994, p. 161.

À la suite de ces confrontations entre Aw-Adan et moi, Misra dit un jour : « Cela me préoccupe de penser à ce que tu feras quand tu seras grand. Tu n'as pas six ans que la haine dans ton regard me fait peur. Comme si tu le pensais réellement quand tu dis que tu vas tuer Aw-Adan, ou tuer Oncle Qorrax, ou, pourquoi pas, me tuer.

— C'est vrai » je l'admis. « Je suis vindicatif.

— Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

Je ne voulais pas lui dire. Elle prit un air malheureux, soucieux, inquiet. Je me mis à réciter un verset du Coran qu'elle répéta après moi. La main posée juste sous ses côtes, je sentais les battements de son cœur, je ressentais le tremblement de ses émotions dans leur cage.

« Je suis désolé, je ne peux m'empêcher d'être ce que je suis.

— Bien sûr que si, dit-elle. Tu es très jeune. Tu es presque un bébé. »

Nous fîmes la paix.

N. Farah, *Dons*, Paris, Le serpent à plumes, 1995, p. 98.

Et soudain elle entendit distinctement les gémissements d'un bébé qui affirmait son existence, des pleurs légers qui venaient de la chambre qu'elle partageait avec Nasiiba. Peut-être qu'elle s'imaginait être encore à l'hôpital, où l'on venait probablement de mettre au monde un nouveau-né, qui émettait secret aussi doux que le placenta. Elle se dirigea vers la porte ouverte, remettant les questions à plus tard. Elle resta immobile quelques secondes sur le seuil, le temps de voir un

bébé enveloppé dans une serviette éponge couché sur les genoux de Nassiiba. Un court instant, Duniya fut sur le point de prononcer des paroles terribles mais la minute d'après, la langue brusquement pesante comme une tortue, tout ce qu'elle put dire fût: «Comme il est mignon! » Elle tendit les bras pour le recevoir. Nassiiba ne semblait guère décidée à se séparer du bébé.

« Je l'ai trouvé dit, la jeune fille.

— Donne-le-moi, demanda Duniya.

— C'est un garçon », dit Nassiiba en tendant le bébé.

N. Farah, *Hier, Demain*, Paris, Le serpent à plumes, 2001, p. 138-139.

«Maintenant qu'ils ne sont plus douillettement installés dans leur pouvoir de mâles, maintenant que la malédiction qui pèse sur notre pays a tout mis à sac les hommes se sont avérés être des bons à rien, ce qui n'est pas le cas des femmes. Après tout, le culte de la suprématie masculine repose depuis longtemps sur une contre-vérité: les hommes, dit-on, gouvernent le monde, ils y occupent la place centrale. Ce sont des

petites frappes, des brutes de la pire espèce, qui s'illusionnent sur eux-mêmes et n'ont guère contribué au bien-être de tous. Et que cela leur plaise ou non, les événements récents, dans les difficultés au pays que l'exil à l'étranger, ont démontré leur impuissance. Ils n'héritent plus du pouvoir politique et ils ne peuvent plus se targuer d'être plus proches de Dieu que leurs consœurs ou compagnes: ils se cassent en deux comme un jouet mal recollé. »

Elle poursuivit sur le même ton. Tandis que les femmes faisaient tout leur possible en faisant des dons le Ciel leur a donné, les hommes traînent sans rien faire, trop occupés à remonter le fil de leur généalogie, à se fier au vieux système de valeurs, le système clanique, grâce auquel ils étaient sûrs de vivre au crochet de parents plus fortunés. Des données incontournables, telles que la dignité, l'honneur personnel, l'idéal sociale, cèdent la place aux exigences matérielles les plus immédiates. Pareil aux mendiants qui exhibent leurs bras amputés, les hommes insistent sur la précarité de leur existence à la suite de la guerre civile. Il faut maintenir à tout prix la cohésion familiale, c'est-à-dire que ceux qui peuvent travailler doivent le faire et entretenir ceux qui ne le peuvent pas. Saaliya était profondément troublée de voir, toute la semaine, des

hommes valides passer la journée ensemble dans les cafés, ou dans les stations de métro de Milan, ou encore dans les gares de Florence, de Rome de n'importe quelle autre ville.

Elle déclara :

« Si l'envie vous en prend, il suffit d'écouter pour les entendre pontifier, parler de la guerre et de la paix, raconter quel chef de guerre fais ci ou ça, et quand et où, et qui en ressort vainqueur. Vainqueur de quoi? Les hommes ne sont pas compétents pour juger ce qui se passe dans un pays dont on les a chassés. Et les femmes ? Elles travaillent jour et nuit, comme avant, elles travaillent dur pour payer les dettes de ceux qui pontifient et qui envoient de l'argent au pays pour financer la guerre d'usure.

- Que se passerait-il ? lui demandai-je, si les femmes cessaient de financer les hommes qui financent la guerre d'usure ?
- Le jour où les femmes somaliennes décideront de ne plus entretenir les ambitions de tous ces chefs de guerre forcenés, je vous l'assure, la guerre civile s'arrêtera aussitôt. »

N. Farah, *Hier, Demain*, Paris, Le serpent à plumes, 2001, p. 299-300.

Les demandeurs d'asile sont condamnés à errer dans un monde imaginaire, et la plupart d'entre eux m'ont expliqué que, pour atténuer l'immensité de leur désespoir ils quittent leur corps pour d'autres mondes, ils se construisent un pays utopique. A leur arrivée ici, ils étaient tous, semblait-il, pleins de gratitude, leurs nuits étaient empreintes d'un optimisme naïf, leurs jours coulés d'une confiance véritable; le paternalisme bienveillant, « à visage humain » les avait rendus plus modestes. En d'autres termes, la générosité des Suédois les avait soulagés, les débarrassant d'un grand poids, mais sans que cela ne suffise pleinement.

Mais le souvenir des jours passés dans les camps et des longues années d'attente continuait à les hanter. La vie des demandeurs d'asile est organisée autour de deux choses: la foi et l'espoir. Ils ont foi dans le pays d'accueil et ils gardent l'espoir d'un avenir fait, au mieux, d'instabilité, et au pire, d'effroi, de désarroi.

N. Farah, *Exils*, Courtry, Le serpent à plumes, 2010, p. 291.

Comment avait-il atterri là ? Il était au restaurant, seul à une table devant une tasse de thé. Il avait un énorme trou de mémoire entre l'instant où il s'était effondré, après la piqûre du sbire, infirmier improvisé, et le moment présent.

Il étudia les visages autour de lui et conclut qu'il lui était inconnu. Il ne savait ni pourquoi ni comment il avait atterri là. Sa mémoire avait flanché, une panne brutale devant le tumulus. Les remarques cruelles d'Af-Laawe lui revenait, il espérait que cet homme sans pitié paierait un jour. Il revoyait la prétendue gouvernante, qui a insisté, l'index pointé vers la tombe : «Votre mère et ici!», il repensait à l'aplomb d'Af-Laawe... Ensuite, que s'était-il passé? Le mystère resterait figé dans un instant au contour imprécis. Il était à genoux quand on lui avait injecté ce produit, il avait senti une odeur nauséabonde, dont il ne pouvait déterminer la nature. Il avait vu du coin de l'œil la ténébreuse présence de l'homme. Il avait entendu les voix des deux hommes aux lunettes noires, jusqu'à ce qu'une aiguille plantée dans sa cuisse altère sa pensée. Il se tata le ventre pour s'assurer qu'on ne lui avait retiré aucun organe, il passa sa main sur l'endroit endolori de la piqûre, il espérait ne pas sombrer dans la paranoïa et, comme Shanta, voir partout la signature du cartel.

Quel sort l'attendait, se demandait-il, en écoutant un brouhaha de voix mâle. Seule certitude, Af-Laawe était dans les parages. Jebileh voulait bien être pendu s'il comprenait quoi que ce soit à tout ça. Où commençait cette nouvelle réalité est où pourrait-elle bien le mener?

Pourquoi avait-il recours à des méthodes aussi barbares?

Il entendu appeler son nom.

Grand et c'est comme un échalas, Faahiye se fondait dans l'ombre. Jebleeh releva la tête et le regarda. Jebleeh se concentra sur le cure-dent qui remuait au coin des lèvres de Faahiye, dont les joues étaient creuses comme celle d'un vieillard. Il s'assura qu'il n'avait pas d'hallucinations. Il préféra laisser la parole à Faahiye. «Je suis surpris que tu me reconnaisse, dit Faahiye après avoir retiré le cure-dent de sa bouche.

- Où suis-je demande ? demanda Jebleeh.
- On m'avait dit que tu serais ici.
- Qui t'a dit ça ?
- Je n'ai pas le droit de te le dire.
- Qu'importe, assied-toi,» répondit Jebleeh qui ferma les yeux car ils lui faisaient mal. Il respira bien à fond, priant le ciel qu'il ne s'agisse pas d'un rêve éveillé. Il était assis l'un près de l'autre, leurs cuisses se touchaient, celles de Jebleeh le démangeait à l'endroit de la piqûre.

« Nous sommes tous passés par là ! dit Faahiye.

- Nous avons tous été expédié dans les vapes, n'est-ce pas ?
- Dans les vapes ?

- Empoisonnées, si tu préfères !
- Je voulais dire que tous ceux qui ont vécu cette guerre ont connu le doute et le désespoir. Serais-tu, toi aussi, devenu quelqu'un d'autre malgré toi? »

Les paroles de Faahiye eurent sur lui en effet positif. Jebleeh aurait été le premier à reconnaître qu'il serait mal avisé de s'entretenir avec Af-Laawe après ce qu'on lui avait rapporté à son sujet: Af-Laawe le cuisinerait. Il s'efforçait de voir le bon côté des choses: sa rencontre avec Faahiye. Qui sait s'il ne ramènerait pas bientôt Rasta chez elle !

Chapitre 4

De quelques éloges...

Des universitaires...

En littérature

Le Kényan Simon Gikandi, qui enseigne à l'Université de Princeton aux États-Unis, est l'un des principaux critiques de littérature africaine. Il décrit le romancier somalien comme l'un des auteurs africains les plus importants. Selon lui, l'œuvre romanesque de Nuruddin Farah a su témoigner admirablement « du processus par lequel l'euphorie nationaliste s'est transformée en un discours de perte et de deuil ».

Le Djiboutien Abdourahman A. Waberi, qui enseigne aussi aux États-Unis les littératures françaises et francophones et la création littéraire à l'Université George Washington, estime que l'œuvre farahienne offre « [...] une analyse fouillée de la psyché de ses nombreux personnages, chacun d'entre eux éclairant les relations d'un jour nouveau, ce qui accroît l'empathie du lecteur qui se surprendra inéluctablement à se projeter sur tel ou tel membre de cette communauté. Voilà l'une des clés de la grande réussite des romans farahiens : la force du romancier de nous emmener par

la main avec douceur et fermeté, de faire en sorte qu'on se projette sur des individus qui demeurent intemporels. Hors du temps parce qu'ils sont eux, mais aussi parce qu'ils pourraient bien constituer justement notre propre miroir »⁽¹⁾.

En philosophie

Il n'est pas surprenant qu'une thèse de doctorat en philosophie ait été consacré à l'œuvre farahienne. Notre propos lecture des romans de Nuruddin Farah nous ont permis d'identifier des thèmes philosophiques par-delà l'engagement politique du romancier. Fatima Fiona Moolla intitula sa recherche doctorale *Individualism in the Novels of Nuruddin Farah*, qu'elle entame en rappelant que « l'écrivain somalien, Nuruddin Farah Hassan (né en 1945), est connu dans les milieux littéraires comme dramaturge, romancier et écrivain de nouvelles. Il est également connu comme essayiste et écrivain de non-fiction. C'est cependant en tant que romancier qu'il retient le plus l'attention. Le développement de Farah en tant qu'écrivain est intéressant car son œuvre semble compresser l'histoire du roman dans l'œuvre d'un seul auteur. Les romans de Farah tracent une trajectoire d'une espèce de proto-

(1) A. A. Waberi, « Préface », in N. Farah, *Une aiguille nue*, op. cit.

réalisme au modernisme et au postmodernisme »⁽¹⁾.

Cette trajectoire illustre la dynamique réflexive de l'œuvre littéraire de Nuruddin Farah et ne permet pas de la figer dans un enclos idéologique donnée. Cette difficulté à cataloguer les idées de Farah comme moderniste ou traditionnelle voire traditionnaliste aura également nourri la critique littéraire comme nous le verrons. Moolla synthétise avec beaucoup de justesse les explorations thématiques des « romans de Nuruddin Farah [qui] suscitent un large éventail de préoccupations critiques. Les explorations thématiques des romans comprennent l'accent mis sur les questions sociales et politiques comme le féminisme, la colonisation, le nationalisme et la dictature postcoloniale, ainsi que la guerre civile. La représentation de la culture, de l'oralité et de la religion somaliennes a également attiré l'attention. Les engagements génériques incluent l'analyse de l'affinité que les romans partagent avec le genre du roman policier, par exemple. Des questions de forme ont été abordées, en se concentrant sur l'utilisation dans les romans des techniques du modernisme et du postmodernisme. Le fil conducteur de toutes ces approches

(1) Fatima Fiona Moolla, *Individualism in the Novels of Nuruddin Farah*, Doctorat de philosophie au Département d'Anglais de l'Université de Cap Town, août 2008, p. 1. Nous traduisons.

variées, cependant, est la préoccupation de Farah pour l'individu à la fois comme objet de l'opération du pouvoir et sujet de transformation »⁽¹⁾.

La philosophe termine sa thèse de doctorat en orientant les derniers moments de l'évolution vers ce qu'elle appelle un « néo-réalisme ». « Cependant, comme une certaine forme de sujet centré reste nécessaire à l'engagement politique de Farah, fondé sur une agence individuelle, les travaux ultérieurs reviennent à un modèle de sujet relativement cohérent habitant un type de "néo-réalisme". Il s'agit d'une version du réalisme qui permet à un sujet stratégiquement centré la capacité d'inventer à la fois lui-même et son orientation morale. Dans les romans ultérieurs, cette capacité de l'individu à inventer à la fois le moi et l'horizon moral du moi est exprimée dans le discours de la performativité et du style. Ce que l'idée du sujet autodidacte ignore, c'est l'effacement du sujet autonome désengagé antérieur sur lequel il est fondé »⁽²⁾.

Cet individualisme farahien fait clairement écho au parcours du romancier décrit par Fatima Fiona Moolla, à travers les engagements politiques de Farah en faveur

(1) *Ibid.*, p. 252.

(2) *Ibid.*, p. 253-254.

des libertés individuelles après avoir été contraint par une dictature à vivre en exil. Dans sa recension de l'ouvrage que Patricia Alden and Louis Tremaine consacrent à Nuruddin Farah, John Charles Hawley que rappelle la force de l'engagement de l'écrivain somalien. « Tout en reconnaissant les techniques de Farah d'inconclusivité narrative et de multiples ordres de réalité, Alden et Tremaine soutiennent que le monde fictif du romancier n'est "pas celui d'une subjectivité postmoderne sans contrainte, instable et sans fondement"⁽¹⁾. Ils soulignent la "foi totale de Farah dans la vérité et la justice"⁽²⁾ et suggèrent que ce qui pourrait, chez un autre écrivain, ressembler à de la subjectivité est, chez Farah, un moyen de maintenir des voix multiples et "l'ouverture du texte à débattre"⁽³⁾. Il cherche à éviter de reproduire dans le roman (comme nombre de ses personnages en double dans leur famille) ce qu'il critique dans la dictature de Barre : une voix hégémonique (patriarcale) »⁽⁴⁾.

(1) Patricia Alden and Louis Tremaine. *Nuruddin Farah*, Twayne's World Authors Series v. 876, New York, Twayne Publishers, 1999, p. 159.

(2) *Ibid.*, p. 159.

(3) *Ibid.*, p. 188.

(4) John Charles Hawley, "Review of Nuruddin Farah", *Research in African Literatures*, vol. 31 n°1, 2000, p. 198-199.

En linguistique et traductologie

Dans ses travaux, Laurence Jay-Rayon a eu recours à l'intertextualité pour analyser les traductions des réseaux métaphoriques dans l'œuvre farahienne. Elle explique que « la multiplicité des ancrages culturels, malgré une prédominance indéniable de la culture somalie, confrontée à l'utilisation d'un matériau linguistique non maternel amplifie le phénomène de dialogisme évoqué par Bakhtine et repris par Kristeva et ses collaborateurs qui ont, dans les années 1970, ont introduit la notion d'intertextualité. En effet les réseaux métaphoriques chez Farah représentent une cristallisation du phénomène d'intertextualité et d'intratextualité : tant sur le plan lexical, sémantique que formel. Les métaphores constituent ainsi un espace de dialogue aussi bien avec la littérature classique anglaise [...] qu'avec la littérature arabe [...], le système de valeurs traditionnelles somalies [...], ou encore la prosodie et les pratiques rhétoriques de la poésie orale somalie [...] »⁽¹⁾.

Laurence Jay-Rayon a ainsi soutenu en 2006 un mémoire à l'université de Montréal entièrement consacré au roman *Sardines* de Nuruddin Farah. Elle y

(1) Laurence Jay-Rayon, « Traduire les réseaux métaphoriques chez Nuruddin Farah », *Meta*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2007, p. 856.

explique que « Farah opère donc de façon complexe en projetant une dimension orale sur ses écrits, revisitant le médium anglais pour mieux le faire sien, comme l'atteste subtilement l'adverbe *kafka-like* qu'il glisse en lieu et place du "kafkaesque" pourtant bien ancré dans la langue anglaise »⁽¹⁾. Devant ce défi de traduction et tant d'autres que posent la littérature africaine europhone, elle souligne « à partir du cas particulier de Farah, [...] finalement à quel point les traducteurs de ces textes hybrides ont intérêt à abandonner tout présupposé pour appréhender plus justement ces nouvelles littératures où écriture et oralité, tradition et modernité se rencontrent et se mesurent, s'entrechoquent et se refondent dans de nouveaux accords. On le constate clairement, il n'y a là pas de place pour une traduction mimétique, mais plutôt pour une traduction-ouverture, une traduction fusion, qui revisite les concepts et définitions d'équivalence, de transposition et demande encore plus de vigilance au traducteur »⁽²⁾.

(1) Laurence Jay-Rayon, *La métaphore comme traduction d'une réalité est africaine dans le roman d'expression anglaise Sardines de l'auteur somalien Nuruddin Farah*, mémoire ès arts en traduction, Département de linguistique et de traduction, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2006, p. 128.

(2) *Ibid.*, p. 130.

De ses traducteurs

L'un des traducteurs en français de Farah, Guillaume Cingal écrira, en commentant l'ouvrage que Patricia Alden et Louis Trémaine dédièrent au romancier somalien, que ces derniers ont écrit « des pages [...] lumineuses, comme celles qui sont consacrées à l'intertextualité, ou encore aux dangers que court tout artiste de devenir un dictateur au sein de son œuvre. Il s'agit là, en effet, [écrit-il donc] d'un des apports essentiels de Farah : tout écrivain doit lutter contre l'univocité que peut engendrer l'acte d'écriture »⁽¹⁾.

Une autre de ses traductrices, Jacqueline Bardolph, explique que « les romans complexes de Farah sont construits comme des "thrillers" et décrivent au monde anglophone un pays peu connu, la Somalie ; mais ils ne sont en aucune façon de la littérature d'évasion. Les structures très travaillées et la riche texture métaphorique exigent et méritent l'attention. Il est tenu en haute estime par d'autres écrivains : Doris Lessing qui trouve en lui « la même rage pleine de compassion que chez Soljenitsyne » ; Salman Rushdie qui le loue de "faire la carte des abîmes de l'âme". Son talent est riche et

(1) Guillaume Cingal, « Review of [ALDEN Patricia, TREMAINE Louis, *Nuruddin Farah*, New York, Twayne Publishers] », *Études littéraires africaines*, Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999, p. 66.

singulier. Il reste à voir s'il va s'écarter encore de la simplicité de son premier texte, à la rencontre d'un lectorat exigeant mais plus limité, et si un écrivain africain en exil qui n'est soutenu par aucun groupement, pays ou institution peut trouver à l'échelle du monde une communauté de lecteurs qui continue de lui permettre d'exercer sa liberté créatrice ».

De la presse littéraire

Les jugements de valeur sont inévitables dans la critique littéraire, en particulier lorsqu'elle est établie par la presse. Il est relativement intéressant de constater combien fut grande la difficulté rencontrée à étiqueter l'œuvre farahienne de moderniste ou non. Il n'est en effet pas aisé de le faire tant elle croise des codes et valeurs qui tantôt modernise la tradition, tantôt traditionnalise la modernité. Laurence Jay-Rayon l'a d'ailleurs très bien relevé lorsqu'elle écrit que « bien que Nuruddin Farah soit généralement présenté comme un auteur africain moderniste, il échappe cependant aux stéréotypes des catégories considérées soit comme radicalement traditionnelles soit comme radicalement modernes »⁽¹⁾,

(1) Laurence Jay-Rayon, « Les motifs sonores dans la littérature africaine europhone : exemple et jalons théoriques dans une perspective traductive », *TTR*, volume 23, numéro 1, 1^{er} semestre 2010, p. 95-122.

et poursuit en citant Simon Gikandi qui déclarait alors que « les œuvres majeures de Farah ont été écrites à l'ombre du modernisme européen et africain. [...] Ses écrivains africains préférés, dont les œuvres font constamment écho dans les premiers romans, sont Soyinka et Ayi Kwei Amah, les grands modernistes africains. Pourtant, [...] il y a une conjoncture inhabituelle de tradition et de modernité (utilisée ici comme termes à la fois culturels et littéraires) dans son œuvre. [...] L'invocation constante de la poésie orale somalienne dans les romans très modernistes de Farah est significative pour deux raisons. Tout d'abord, son appel constant à l'autorité de la culture orale attire l'attention sur les limites du modernisme lui-même dans la représentation du monde labyrinthique de la politique africaine, un monde dans lequel les distinctions entre alphabétisation et oralité ne sont pas aussi nettes qu'elles pourraient le paraître au premier abord »⁽¹⁾.

La presse littéraire a tôt fait de remarquer le potentiel de l'écrivain somalien, et n'a pas tari d'éloges à son propos. Si Salman Rushdie qualifie Nuruddin Farah de « plus fin romancier africain contemporain », si Robert Coover le considère comme « un écrivain majeur, l'un

(1) Simon Gikandi, «Nuruddin Farah and Postcolonial Textuality», *World Literature Today: Focus on Nuruddin Farah: The 1998 Neustadt Prize*, 72, 4, 1998, pp. 753-758.

des meilleurs d’Afrique », si Nadine Gordimer qu’il est « l’un des fidèle interprète de l’expérience de notre continent agité », la presse n’hésite pas à le comparer à des grands noms de la littérature anglophone.

Ainsi *L’Événement du jeudi* déclare que « *Du lait aigre-doux* [...] est un vrai roman, envoûté, lyrique, visionnaire, avec un suspens digne de John Le Carré. Parce qu’elle a de vraies ambitions littéraires, l’œuvre de Nuruddin Farah survivra aux horreurs qu’elle dénonce ». Irène Berelovitch, de *Télérama*, affirme que « ses livres restent enracinés dans cette Somalie qu’il a dû fuir. Mais son art du récit, exigeant, intime, fait de lui un écrivain universel ».

Conclusion

À l'issue de cet ouvrage retraçant la vie et l'œuvre de Nuruddin Farah, nous constatons que l'œuvre de Nuruddin Farah dispose d'une reconnaissance mondiale qui fait d'elle un témoin incontournable de la Somalie, de la Corne de l'Afrique et de tout ce continent, mais aussi le témoin du regard que le monde a pu porter à ces régions. En effet, l'écriture farahienne s'est construite au gré des aléas d'une vie en exil.

Le fils aîné de Hassan et Aleeli ayant grandi entre la Somalie et l'Éthiopie a tôt fait de s'engager dans la défense de convictions acquises avec intelligence et sensibilité. Nuruddin Farah ne manque pas de pertinence et d'audace. Comme sa plume, fine et pleine d'ironie, l'écrivain a su garder une certaine forme de jeunesse au fil des années qui ne manquèrent pas d'épreuves incertaines. On peut parfois être dérangé par le ton primesautier avec lequel Nuruddin Farah aborde et traite certaines questions dont la complexité exigerait plus de nuance, mais on ne peut jamais lui reprocher son souci de rester fidèle aux réalités vécues qu'il s'évertue de restituer à son lectorat.

Ce réalisme est assez singulier comme a pu le relever la critique littéraire mais aussi les chercheurs et autres analystes littéraires. Cette singularité se traduit avant tout dans un style et non pas dans les idées universalistes que l'écrivain promeut et défend. Certes Berelovitch reconnaît à ses écrits cette universalité mais son parcours de vie nous permet également de voir la portée de son œuvre écrite sur plus d'un demi-siècle. Ce demi-siècle fut caractérisé par ce passage de la modernité à une post-modernité où les idéologies n'ont plus la certitude et la performativité avec lesquelles elles ont pu marquer l'histoire du XX^{ème} siècle.

Nuruddin Farah est un romancier dont l'œuvre est intimement liée à son pays, à la vie politique, sociale et culturelle de la Somalie. « [...] il reconnaît que son écriture n'aurait pas été la même s'il n'avait pas dû quitter son pays. Il n'est pas non plus question d'y revenir : il définit la Somalie comme un "pays de l'enfer" où il ne pourrait pas écrire »⁽¹⁾. Une certaine forme de patriotisme apparaît comme évidente, mais le nationalisme de Nuruddin Farah ne s'est pensé en vase-clos mais il s'est développé et enrichi à travers

(1) Taïna Tervonen. « Nuruddin Farah : "Un écrivain n'est jamais un réfugié" », *Africultures*, vol. 68, n° 3, 2006, p. 114.

l'expérience de l'exil. On pourrait parler d'un nationalisme affectif chez Farah, ce qui expliquerait cette relation qui navigue entre une déception lucide et une bienveillance exigeante qui ne lui permette pas renoncer à la nationalité somalienne malgré les péripéties administratives que cela lui coûte.

Cet exil a donc permis à l'œuvre farahienne de prendre de la hauteur et de s'inscrire à l'échelle du monde et des enjeux globaux contemporains. Son combat contre la dictature est surtout un combat pour la démocratie, tout comme son engagement en faveur de plus de justice et d'égalité n'est aucunement conditionnée par des circonstances particulières qui pourraient relativiser ces valeurs. Bien au contraire, Nuruddin Farah est aussi exigeant envers l'Afrique que l'Occident, envers l'Asie ou le monde arabe. Les personnages de ces romans qu'ils soient de l'une ou l'autre de ces régions du monde, sont tour à tour l'objet d'une sympathie ou d'une antipathie qui n'est jamais systématiquement sélective.

Il y a comme une déontologie de l'écrivain chez Nuruddin Farah, une préoccupation éthique qui a largement participé à la notoriété mondiale de son œuvre littéraire. Traduit en plusieurs langues, il s'est vu reconnaître comme le romancier somalien le plus

apprécié au monde, "simplement" parce qu'il a su faire de la Somalie le miroir dans lequel le monde peut se regarder et voir ainsi l'image d'une humanité dont la conscience n'est pas complètement sereine et fière d'elle-même. Il faut aussi dire et terminer par le fait que Nuruddin Farah est un véritable passeur, lui tout comme son œuvre peuvent déranger de part et d'autre des différentes frontières que les conflits créent, mais il permet toujours de passer d'un bord à l'autre, sans jamais juger et définitivement condamner les personnes de part et d'autre de ces frontières. Son œuvre est militante sans jamais verser dans les raccourcis ou les caricatures qui apprécient à l'emporte-pièce les situations dénoncées. Mais elle cherche à prendre en charge la complexité des choses et les dilemmes et autres paradoxes dans lesquels les crises et les conflits intérieurs mais aussi à l'échelle des sociétés nourrissent diverses violences.

Son œuvre donne à comprendre et se veut constructive sans aucune espèce de ressentiment. C'est sûrement un peu ça aussi qui fait dire à Nuruddin Farah qu'« un écrivain n'est jamais un réfugié »⁽¹⁾. Et il est vrai qu'on ne peut dire que face à l'exil, Farah a cherché et trouvé refuge dans l'écriture. C'est en effet elle qui l'y a contraint.

(1) *Ibid.*, p. 113.

Bibliographie

Les références sont réparties en deux catégories, celles produites par Nuruddin Farah, et celles qu'on a produite à son propos. Les premières, nous les présentons par type ou série de documents, avant de les ordonner selon la chronologie de parution. Les secondes, nous les avons listées par ordre alphabétique du patronyme de l'auteur. Pour les ouvrages traduits en français, nous avons uniquement reporté les titres des publications françaises.

Titres de Nuruddin Farah

Romans

- *Née de la côte d'Adam*, (traduction de J. Bardolph), Paris, Le Serpent à plumes, 2000 (1970) / (traduction de G. Jackson), Paris, Hatier, 1987 (1970).
- *Une aiguille nue* (traduction de C. Pierre-Bon, préface d'A. A. Waberi), Rieumes, L'Or des Fous, 2007 (1976).

Trilogie 1. *Variations sur le thème d'une dictature africaine*

- *Du lait aigre-doux* (traduction de C. Surber), Genève, Zoé, 1995 (1980).
- *Sardines* (traduction de C. Surber), Genève, Zoé, 1996.
- *Sésame, ferme-toi* (traduction de C. Surber), Genève, Zoé, 1998.

Trilogie 2. *Du sang au soleil*

- *Territoires (Maps)*, (traduction de J. Bardolph), Paris, Le Serpent à plumes, 1995 (1986).
- *Dons* (traduction de J. Bardolph), Paris, Le Serpent à plumes, 1998 (1993).
- *Secrets* (traduction de J. Bardolph), Paris, Le Serpent à plumes, 1999 (1998).

Trilogie 3. *Passé imparfait*

- *Exils* (traduction de M.-O. Fortier-Masek), Paris, Le Serpent à Plumes, 2010 (2003).
- *Knots*, New York, Riverhead Books, 2007.
- *Crossbones*, New York, Riverhead Books, 2011 (Reprints: Granta, 2012).

Nouvelles

- *Why Die So Soon?*, Novella, 1965.
- *Hiding in Plain Sight*, New York: Riverhead Books, 2014/ 1st UK edition, London, Oneworld Publications, 2015
- *North of Dawn*, Riverhead Books, 2018.

Théâtre

- *A Dagger in a Vacuum*, 1965.

Essai

- *Hier, demain. Voix et témoignages de la diaspora somalienne* (traduction de G. Cingal), Paris, Le Serpent à plumes, 2001.

Articles

- "This Is What Hunger Looks Like - Again", Sunday Review, *The New York Times*, 12 August 2017.
- "The start of the affair", *The New Yorker*, 22–29 December 2014, pp. 130-139.

- "Nelson Mandela", *The Talk of the Town*, *The New Yorker*, 16 December 2013, pp. 26-27.
- "Of Tamarind and cosmopolitanism", 2007.
- «Acclamer les Marines ? Si l'on veut » (traduction de J. Bardolph), *Politique Africaines*, « La Corne de l'Afrique – Magazine », n° 50, juin 1993.

Titres sur Nuruddin Farah

Patricia Alden and Louis Tremain. *Nuruddin Farah*, Twayne's World Authors Series v. 876, New York, Twayne Publishers, 1999.

Françoise Balogun, « Promenade à travers les romans de Nuruddin Farah », *Présence Africaine*, Nouvelle série, n° 145 (1^{er} trimestre 1988), pp. 157-164.

Jacqueline Bardolph, « Nuruddin Farah : l'écriture du nomade », *Politique Africaine*, « Magazine », n°35, octobre 1989.

Guillaume Cingal, « Review of [ALDEN Patricia, TREMAINE Louis, *Nuruddin Farah*, New York, Twayne Publishers] », *Études littéraires africaines*, Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999.

Geetha Ganga, "Somalia in the fiction of Nuruddin Farah", *Afrikan Sarvi*.

Simon Gikandi, « Nuruddin Farah and Postcolonial Textuality », *World Literature Today: Focus on Nuruddin Farah: The 1998 Neustadt Prize*, 72, 4, 1998

John Charles Hawley, "Review of Nuruddin Farah", *Research in African Literatures*, vol. 31 n°1, 2000, p. 198-199.

Maya Jaggi, "Bitter crumbs and sour milk - a nation betrayed" (profile of Nuruddin Farah), *The Guardian*, 18 April 1993.

Laurence Jay-Rayon, *La métaphore comme traduction d'une réalité est africaine dans le roman d'expression anglaise Sardines de l'auteur somalien Nuruddin Farah*, mémoire ès arts en traduction, Département de linguistique et de traduction, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal, 2006.

— « Traduire les réseaux métaphoriques chez Nuruddin Farah », *Meta*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2007.

— « Les motifs sonores dans la littérature africaine europhone: exemple et jalons théoriques dans une perspective traductive », *TTR*, volume 23, numéro 1, 1^{er} semestre 2010, p. 95-122.

Petri Liukkonen. "Nuruddin Farah", *Books and Writers*

John Masterston, *The Disorder of Things: A Foucauldian Approach to the Work of Nuruddin Farah*, Johannesburg, Wits University Press, 2013.

Fatima Fiona Moolla, *Individualism in the Novels of Nuruddin Farah*, PhD. thesis, Department of English, University of Cape Town, August 2009.

— *Reading Nuruddin Farah: The Individual, the Novel & the Idea of Home*, James Currey, 2014.

Armelle de Rocquigny, «Interview», *Streetpress.com*, 05 avril 2010.

Taïna Tervonen. « Nuruddin Farah : "Un écrivain n'est jamais un réfugié" », *Africultures*, vol. 68, n° 3, 2006.

Brittany Vickers, "Somali Author Nuruddin Farah Speaks Truth to Power" (interview), *Ebony*, 14 January 2015.

Derek Wright, *The Novels of Nuruddin Farah*, Bayreuth African Studies Vol. 32, 2nd edition, Bayreuth, 2004.

INA, « Interview de Nuruddin Farah », *Grands entretiens*, ina.fr. URL :

<https://entretiens.ina.fr/afriques/Farah/nuruddin-farah>

"Nuruddin Farah", *Lettre Ulysses Award for the Art of Reportage*, 2006.

"Nuruddin Farah: By the Book", *The New York Times*, 13 November 2014.

"Novelist Nuruddin Farah: Facing A Blank Page Is 'Bravest Thing' A Writer Does" (interview), *NPR*, 25 October 2014.

